LE CHOIX

D'UNE FEMME

PAR

RAOUL DE NAVERY

> A l'homme gravitant de l'adolescence à la maturité, il faut un attrait qui satisfasse à la fois sa jeunesse, son besoin de renouvellement et d'avenir : Dieu lui a préparé l'amour, qui doit, s'il est vrai, c'est-à-dire pur, achever l'éducation de sa vie, et le rendre digne d'avoir une postérité.
>
> LACORDAIRE.

QUÉBEC

J. N. DUQUET & Cie., ÉDITEURS

1865

Imprimerie du CANADIEN
21, rue la Montagne, Basse-Ville

LE CHOIX D'UNE FEMME

I

C'était un vieux et sombre manoir que le château de Morenne. Il datait de la fin du moyen-âge, qui élevait lourdement ses constructions avec des blocs de granit, les flanquait de contre-forts, les arc-boutait d'une façon puissante, et jetait cependant autour des fenêtres, sur les pendentifs et entre les colonnades des balcons, ces guipures de pierre qui sont encore aujourd'hui l'objet d'une juste admiration.

Morenne réunissait donc la force à la grâce. Seulement, les murs avaient bruni ; la flamme d'un incendie avait noirci les deux tourelles de l'aile gauche, et le marteau de 93, plus lourd que celui de Thor, le forgeron divin des légendes Norwégiennes, avait brisé les trèfles, les fi-

gures d'anges et les arabesques découpées à jour.

Marcelin de Morenne vivait seul avec sa mère dans ce sombre château, peu distant du bourg, et situé à quinze lieues de Lyon.

C'était une vie fort triste que celle de Marcelin.

De voisins, il en comptait un petit nombre ; d'amis, il n'en avait qu'un et qui habitait fort loin. Pendant les années qu'il avait passées dans un des établissements de Lyon, pour y apprendre ce qu'il est reconnu qu'un jeune homme doit savoir de latin et de grec, il s'était lié avec Maurice Charrière, un charmant et joyeux garçon, fantasque, rieur, étourdi, qui, au lieu d'exercer sa mémoire à retenir les vers de Virgile et d'Horace, dessinait Tityre et Corydon à l'ombre des frênes, et reproduisait les églogues qu'il devait traduire.

Il s'ensuivit que Maurice resta un détestable écolier, mais qu'il ne manqua jamais de remporter les prix de dessin.

Marcellin, au contraire, étudiait en toute conscience, faisait régulièrement ses versions et ses thèmes, composait un discours latin qui ne manquait pas de bon sens, et pouvait être cité comme un élève modèle.

D'un naturel paisible et doux, il faisait

l'opposion la plus grande avec Maurice. Si Marcelin avait un moment de liberté, il en profitait pour se promener sous les tilleuls du jardin, en lisant ou en s'entretenant avec ses professeurs.

Maurice, lui, organisait les parties de barres et les guerres aux boules de neige ; il écrivait des comédies pour les fêtes et des compliments pour les anniversaires. La caricature de ses condisciples illustrait ses dictionnaires. S'il savait par hasard une leçon, c'est qu'il l'avait lue par fantaisie.

Criblé de pensums, mal noté, mais aimé de tout le monde il chérissait Marcellin, et se portait en toute occasion, près de ses camarades, son avocat et son défenseur.

La sympathie des deux enfants grandit avec l'âge.

Lorsque devenus jeunes gens ils abandonnèrent le pensionnat, il se quittèrent en pleurant.

La séparation devait être longue ; les rapprochements, rares et difficiles, car la famille de Maurice ne voulant pas contrarier sa vocation artistique, se décida à quitter Lyon pour aller se fixer à Paris.

Marcelin, en rentrant au château de Morenne, ne devait donc y trouver que sa mère.

Mme de Morenne avait cinquante ans, une beauté grave et imposante, un carac-

tern sérieux sans austérité. Elle avait su gagner et conserver la confiance de son fils. Il ne l'aimait pas seulement comme on aime une mère qui nous a nourri et élevé ; il vénérait sa haute intelligence et sa rare vertu ; il admirait sa grâce souriante, il reconnaissait la suprématie de sa raison, et se courbait sans murmure sous le joug facile qu'elle lui imposait.

Il trouva auprès d'elle cette seconde éducation de l'homme, si délicate et si difficile. Tout ce qui existe de fin, de pur, de charmant dans l'âme d'une femme et d'une mère, s'épancha dans son cœur. Elle retrouva pour ce fils aimé, la dernière des affections de sa vie, des éclairs de seconde jeunesse et le secret de dévouements nouveaux.

Les hommes communiquent la science, les femmes seules adoucissent la sauvagerie du caractère, dérident le front soucieux, et savent refréner doucement les premières tantatives que fait l'adolescent pour secouer les derniers langes qui l'entourent. Bonne comme comme le sont les mères qui ont le génie du cœur, indulgente et ferme tout ensemble, Mme de Morenne se fit le miroir vivant de son fils.

Elle n'étouffait pas son expansion, elle ne le grondait point avec une sévérité maladroite. Toute sa morale découlait de son exemple ; elle lui faisait trouver la

vertu si belle et si sainte qu'il se fût senti malheureux de ne point la pratiquer comme elle. Du reste, elle ne l'induisait point en erreur, et ne fit jamais voir la route du devoir exempte d'épines ; seulement elle faisait de l'abnégation et du sacrifice la grande loi religieuse et la base de toute la morale chétienne.

Élevé par cette charmante femme dans une pure atmosphère, gardé naïf et bon, sans qu'on lui eût pour ainsi dire conseillé la bonté et la vertu, Marcellin avait de plus que les jeunes gens de son âge une raison solide et une grande logique. Il jugeait sainement la vie. Ce n'est point dire que son imagination ne lui eût montré aucune chimière, mais il ne devait jamais être l'esclave de ses désirs, et saurait toujours, le moment venu, les soumettre à une droite raison. Il possédait un esprit plus sensé que brillant ; tout en lui indiquait une nature franche vraie, qui ne pouvait ni trahir une affection, ni reculer devant un sacrifice.

Il ne s'effraya point de vivre seul avec sa mère. Son jugement devint solide, ses connaissances s'agrandirent, ses talents se perfectionnèrent.

Peu à peu, cependant, un élément jeune et actif lui manqua. Sans se l'avouer, il étouffait dans ce château aux noires murailles, dans l'enceinte de ce parc dont il connaissait tous les arbres.

Le matin, il restait chez lui, lisant ou écrivant ; lorsque la cloche du déjeuner sonnait, il descendait, trouvait Mme de Morenne dans le salon Louis XVI, et tous deux passaient dans la salle à manger.

Pendant le repas Mme de Morenne parlait à son fils des audiences données le matin aux pauvres et aux malades qui désiraient quelques remèdes de sa pharmacie. Elle lui demandait son avis, lui faisait prendre la moitié des soins que nécessitent les bonnes œuvres, lui indiquait quelques visites à faire à des familles indigentes ; et quand ils avaient concerté les mesures relatives à ce qui leur restait à faire, la mère et le fils se séparaient de nouveau.

Tandis que Mme de Morenne travaillait à des ouvrages de tapisserie, Marcellin entreprenait de grandes courses dans les bois ; il chassait, ou du moins il plaçait son fusil sur son épaule, sifflait ses chiens et s'éloignait.

Mais le soir, il rentrait le carnier vide, lassé d'une longue marche et l'esprit abattu.

Marcellin avait vingt-quatre ans ; le moment était venu pour lui de prendre une position dans le monde.

La mère et le fils achevaient un matin leur déjeuner, lorsque Marcellin, quittant la table et s'approchant de la fenêtre, poussa un cri d'étonnement joyeux

« Qu'y a-t-il donc ? demanda Mme de Morenne.

—Rien ! ou du moins presque rien ! répondit Marcellin ; j'ai aperçu le facteur rural au bout de l'avenue. »

La famille de Mme de Morenne était éteinte, et les amis que sa pauvreté relative n'avait point éloignés, écrivaient fort rarement.

L'arrivée du facteur était donc un événement dans ce château morne et froid, dont aucun étranger ne franchissait la porte massive, si ce n'est, trois ou quatre fois l'an, un vieux gentilhomme, chevalier de Saint-Louis, et le curé du village qui portait à Marcellin un paternel intérêt. Le jeune homme ne quitta pas l'embrasure de la fenêtre, et, un moment après, Blaise, qui avait gardé les traditions d'autrefois, apporta sur un plateau de vermeil deux lettres, l'une adressée à Mme de Morenne, l'autre destinée à Marcellin.

Le jeune homme regarda le timbre de la sienne, et s'écria :

« De Fontainebleau ! Maurice ne m'a pas oublié ! »

Pendant ce temps, Mme de Morenne décachetais une enveloppe marquée d'armoiries.

« Marcellin, dit-elle d'une voix émue, cette lettre est de M. de Charmont.

—M. de Charmont !

—Elle te concerne plus que moi, lis. "

Le jeune homme prit la lettre que lui tendait sa mère, et lut d'une voix qu'il s'efforça d'affermir :

« Madame,

« Vous n'avez point oublié, je l'espère, le meilleur ami d'Auguste de Morenne. Marcellin, qui à l'époque de mon dernier voyage en France était presque un enfant, est maintenant un homme.

« Vous connaissez, Madame, le dernier vœu de votre mari : Lydia, ma fille, a dix-neuf ans. Elle est riche, belle, spirituelle.

« Je l'ai élevée dans la pensée qu'elle serait la femme de Marcellin.

« Nous quittons Florence dans huit jours ; pour nous installer à Paris, deux mois nous suffiront : nous attendrons en décembre Marcellin. Dites bien à ce cher enfant que je reporterai sur lui l'affection que j'éprouvais pour son père ; son père à qui je dois tout, bonheur et fortune !

« Je vous demande à l'avance pour Lydia, Madame, toute l'indulgence et toute la tendresse de votre cœur.

« Bernard DE CHARMONT. »

Marcellin laissa tomber la lettre sur la table.

« Eh bien ! demanda Mme de Morenne.

—Nous devions nous y attendre.

—Ta destinée va changer, et il était temps, mon pauvre enfant, tu trouvais les journées longues ici.

—Quelquefois, cela est vrai !

—Et cependant tu ne me sembles pas joyeux.

—J'avoue que cette nouvelle m'attriste.

II

La révolution avait ruiné d'une façon complète Auguste de Morenne et Bernard de Charmont.

Elevés ensemble au fond d'une province jusque-là paisible, lorsque l'armée de la Convention vint mettre le siége devant Lyon, les deux amis coururent défendre la ville. Ils combattirent l'un auprès de l'autre, se protégèrent mutuellement, furent blessés tous deux, puis tous deux guérirent ; mais quand il leur fut possible de s'échapper, grâce au dévouement de Blaise, vieux serviteur de M. de Morenne, ils ne trouvèrent plus ni famille pour les accueillir, ni toit pour les abriter.

Auguste et Bernard avaient vingt-ans.

Il ne leur restait qu'un parti à prendre pour échapper à l'échafaud : c'était l'exil.

Mais l'exil ne leur montrait que de nouvelles misères : ni l'un ni l'autre de ces jeunes gens ne pouvait exercer un état manuel. Il fallait vivre de privations, et combien de temps durerait cet état de choses ? nul ne le savait.

Le jeune de Morenne fut le plus heureux. Une vieille tante, chanoinesse de Remiremont, lui fit parvenir cent louis ; c'était à peine de quoi vivre pendant six mois, mais cela suffisait pour trouver un passeport et passer en Allemagne ou en Angleterre. Auguste fit deux parts de ses cent louis.

« Que vas-tu faire, et où iras-tu ? demanda-t il le jour même à son ami.

—Je l'ignore ; tous les chemins sont bons à celui qui n'a plus pour patrie qu'une terre trempée de sang.

—Ainsi tu es sans projots pour l'avenir ?

—A peu près, cependant mon intention est de rester en France. Ceux qui émigrent sont poussés vers les pays étrangers par deux mobiles distincts ; les uns par une loyale et respectable fidélité, les autres par la peur. Je suis plus que personne attaché à la monarchie, mais l'émigration ne peut rien pour sa cause. Les massacres de Robespierre, les noyades de la Loire, les proscriptions de Marat ne peuvent durer. Tout état violent amène né-

cessairement une réaction. Un jour viendra où nous serons utiles, gardons notre sang et notre courage pour cette heure. Tu connais l'activité de mon caractère ; l'inaction me pèse, et le danger n'est pas sans me causer un plaisir irritant. Toi, l'homme du calme et des affections paisibles, pars pour Coblentz ou Londres, tu y trouveras des amis qui te procureront des leçons de français. Moi, je reste. On a démoli nos châteaux et vendu nos terres à vil prix ; le règne de la terreur fini, commencera celui de la bourgeoisie, des grandes industries et du commerce. Je déteste le sang, les massacres et les moyens violents ; mais je suis sans préjugé, et le travail ne m'effrayera pas s'il me permet de racheter un jour le domaine de mes pères.

—Mais encore, que feras-tu ?

—J'ai l'idée, mais le levier me manque.

—Et quel est ce levier ?

—L'argent, et c'est tout ! Si j'en avais, grâce à mes connaissances scientifiques, je saurais, sans m'exposer dans le présent, fonder assez rapidement un établissement industriel. Il faudra toujours des usines en France, et des hommes pratiques pour les faire marcher.

—Mais en admettant que nous nous séparions, dit Auguste, combien te faudrait-il pour commencer à mettre ton projet à exécution ?

—Une cinquantaine de louis.

—Les voici, dit Auguste.

—C'est un miracle ! s'écria Bernard.

—Un miracle accompli par ma vieille tante. Elle m'a envoyé cent louis, partageons.

—Tu es le plus noble cœur que je connaisse ! dit M. de Charmont, mais je ne saurais accepter.

—Je le veux.

—C'est inutile, répliqua Bernard ; je savais à l'avance jusqu'où pouvait aller ton dévouement, tu viens de m'en donner une nouvelle preuve. Mais à notre époque l'or c'est le salut de la vie. Je refuse. A ma place tu agirais de la même manière.

—Eh bien non ! Je me dirais : Cet apathique garçon ne fera rien de ses cent louis ; il ne saura, grâce à cette somme, ni se créer une position, ni reconstituer une fortune, et je me sens capable de tout cela ! J'accepte ce qu'il m'offre, et si je réussis et qu'il se trouve pauvre quand ma position sera devenue enviable, il ne refusera pas plus la moitié de mon opulence, que je n'aurai refusé les épaves de sa misère.

—Dis-tu vrai, Auguste ?

—Sur l'honneur.

—En admettant que mes rêves se changent en une palpable réalité, tu accepteras la moitié de la fortune dont je te serai redevable ?

—Je te le promets.

—Je prends tes cinquante louis.

—Merci!» dit de Morenne avec effusion comme s'il était l'obligé.

Quelques jours plus tard, Auguste partait pour l'Allemagne avec Blaise, qui avait refusé de le quitter, et Bernard de Charmont se réfugiait en Auvergne.

Auguste demeura en exil jusqu'au moment où la France, ayant été pacifiée à force de conquêtes, il lui fut possible de venir chercher dans le Lyonnais les ruines du château de Morenne et les limites des champs qu'il avait possédés.

Ainsi qu'il l'avait annoncé à son ami, il sut vivre de privations pendant plusieurs années. Il put, grâce à un faible héritage, racheter Morenne, et il s'y installa: le souvenir des temps passés était pour lui l'objet d'un culte.

Ses jours se passèrent à surveiller les ouvriers qu'il employait aux réparations les plus urgentes, et à tirer quelques lapins dans ses garennes. Son unique ambition était de rendre au manoir quelque chose de son premier et chevaleresque aspect; les brèches des murailles furent réparées, la toiture rétablie, les vitres étincelèrent aux fenêtres; les gargouilles grimaçantes allongèrent leurs cous de pierre au-dessus des balcons.

Trèfles et dentelles, feuillages et rin-

ceaux rajeunirent autour des portes et des croisées, et M. de Morenne se trouva presque heureux.

Un moment vint, cependant, où la maison lui sembla grande et vide; il eut peur de son isolement dans ces salles immenses. Dînant un jour chez un voisin, il y vit une jeune fille de vingt-cinq ans, grave comme quelqu'un qui a beaucoup souffert, spirituelle comme il convient à une femme de l'être, c'est-à-dire sans malice et sans affectation.

Auguste de Morenne comprit ce qu'il fallait à sa vie ; il retourna chez le vieux gentilhomme, lui exposa sans rougir la modicité de sa position, et offrit le peu qu'il possédait à Clothilde d'Avy que la Révolution avait doublement rendue orpheline et qui n'avait d'autre appui que le chevalier de Garancel, son tuteur, à qui le baron d'Avy l'avait confiée quand il quitta la prison pour l'échafaud.

Ce n'était point un brillant parti qui s'offrait à Clothilde; elle comprit qu'épousant un gentilhomme pauvre, éprouvé par les malheurs d'une désastreuse époque, et que la solitude avait habitué à se replier sur lui-même, elle allait donner sa vie tout entière à celui dont le bonheur dépendrait de ce qu'elle serait pour lui. Mais Clothilde avait reçu de l'expérience une éducation forte, et mille fois préféra-

ble à celle que donnent les livres. En voyant crouler son avenir et tomber sa famille, elle avait compris l'instabilité de toutes choses. Formée par le malheur, accoutumée au renoncement, elle s'était fait de l'abnégation une seconde nature. Forcée de demeurer cachée dans une cave pendant une crise révolutionnaire, plus tard de travailler pour vivre ; devenue ensuite garde-malade du chevalier, elle avait conservé dans toutes ces phases difficiles et douloureuses le même calme serein, plus empreint encore d'espérance que de résignation. Elle était l'activité forte, souriante et persistante. Débarrassée de l'inquiétude du lendemain, et replacée dans un milieu en rapport avec sa naissance et ses habitudes, elle n'eut d'autre vœu et d'autre occupation que de rendre au chevalier de Garancel les soins dont il avait entouré sa jeunesse.

Elle lui lisait les journaux et faisait le soir sa partie de trictac, Clothilde l'écoutait avec une patiente attention rappeler pour la centième fois, les souvenirs du temps où il assistait au jeu de la Reine, et raconter l'histoire du menuet qu'il avait eu l'insigne honneur de danser avec Mme la princesse de Lamballe, cette femme ravissante, au sourire angélique, au cou de cygne qui, disait-elle, devait donner si peu de mal au bourreau.

En causant avec Clothilde, le chevalier oubliait le poids des années et les malheurs successifs qui l'avaient frappé. Il secouait les grains de tabac d'Espagne tombés sur son jabot de Malines, et eût volontiers pirouetté sur les talons étroits de sa chaussure, pour le choix de laquelle il montrait encore une méticuleuse coquetterie.

Sa pupille était la consolation et la joie du vieux tuteur. Le chevalier s'effraya donc beaucoup quand on lui demanda la main de Clothilde.

Il n'osa refuser cependant, transmit à la jeune fille les propositions de M. de Morenne, et attendit, fort inquiet de la décision qu'elle allait prendre.

« Mon cher tuteur, lui dit-elle, je vous dois une reconnaissance éternelle, et j'ai contracté envers vous des obligations dont je ne m'acquitterai jamais. Si le comte de Morenne, riche, brillant, heureux, m'eût offert de m'emmener à Paris, je refuserais un tel mariage sans hésitation ; mais il n'est pas plus opulent que moi-même, son vieux château touche à votre modeste maison, il porte un nom honorable, il m'offre un amour sérieux qui est la vraie garantie du bonheur : je donne mon consentement à cette union, si vous me promettez de venir habiter Morenne avec nous.

—Y penses-tu Clothilde ? quitter Risalle !

—Vous n'y êtes pas né !

—J'y ai mes habitudes : mes vieux meubles...

—Nous les tranporterons à Morenne, et nous y ménagerons une chambre si parfaitement semblable à celle-ci, que vous ne croirez point avoir changé de demeure.

—Clothilde, reprit le chevalier après un moment de silence, je viens de céder à un mauvais mouvement, ma fille...l'égoïme étouffait en moi tout sentiment de justice...Je suis bien âgé ! quand je quitterai ce monde tu resteras seule...seule, belle et presque pauvre...Cela ne peut, cela ne doit pas être...Tu épouseras M. de Morenne, et tu feras ce qu'il te plaira de ton vieux tuteur.

—Jamais je ne vous quitterai...» répondit Clothilde.

Le soir même, M. de Morenne se présenta à Risalle.

Le chevalier de Garancel le reçut avec une urbanité remplie de franchise et d'amitié. Un moment il s'était effrayé à la pensée que Clothilde partagerait son affection, et donnerait à un autre la moitié de sa tendresse dévouée. Les vieillards, qui doivent bientôt tout quitter, se cramponnent aux biens qui leur restent ; le bon cœur du chevalier triompha de ce pre-

mier regret, et saisissant la main du comte :

« Ce n'est point une jeune fille ordinaire qui va devenir la compagne de votre vie, c'est une sainte ! aimez-la ! respectez-la ! Qu'elle réunisse à la fois toutes les tendresses dont vous avez été privé ; elle possède l'expérience d'une mère, l'indulgence d'une sœur ; elle aura l'amour de l'épouse, source de joie sans amertume. Je vous la confie, je vous la donne ?

—Et avec elle une part égale dans votre affection, chevalier ?

—Oui ! oui ! dit le vieux gentilhomme, oui, mon ami, je t'aimerai si tu la rends heureuse ! »

Le mariage fut célébré dans l'église du village.

Il n'y eut point de repas luxueux ni de bal pour fêter cette union : mais on décida que l'on ferait dans le pittoresque Bugey une promenade de quelques jours.

La beauté du paysage, les merveilles de l'église de Brou que l'on rendait au culte, et dont on retirait les fourrages qui l'avaient garantie de la destruction, les courses dans les bois et à travers les vallées occupèrent deux semaines.

Le chevalier rajeunissait ; le bonheur des nouveaux époux lui paraissait être le couronnement de son œuvre.

L'on revint à Morenne.

Le fidèle Blaise avait trouvé moyen de coudre quelques bouts de galon à son habit ; et, nouveau Caleb, il déploya dans le pauvre manoir un luxe dû à son industrie plutôt qu'aux éléments épars autour de lui.

Grâce à ses mains laborieuses, tout reluisait sur les dressoirs et dans les cheminées ; l'étain ressemblait à du platine, et l'on eût pris le cuivre pour de l'or. Blaise avait retrouvé dans un buffet des salières et une écuelle d'argent, roulées et presque réduites à l'état de lingots, par des vandales et les pillards de la Révolution ; le brave homme porta chez un orfèvre ces vestiges de splendeur, pour qu'on leur rendît leur forme primitive.

Des coupes de Sèvres, présent d'une main royale, avaient été miraculeusement sauvées, ainsi que quelques portraits. Blaise épousseta les murs, suspendit les cadres, brossa les meubles, fit repriser le lampas des fauteuils déchirés par les éperons des Conventionnels, lava les glaces, fit miroiter les vitraux de la chapelle, et rendit à cette demeure le seul cachet de grandeur qu'on pût y introduire sans disparate.

Mais la véritable merveille réalisée par Blaise, fut l'emménagement du chevalier de Garancel.

Tandis que les trois amis parcouraient

le Bugey, le valet transportait à Morenne les meubles du vieillard et les plaçait dans le même arrangement srupuleux.

Blaise se surpassa.

Il étendit lui-même une couche de peinture gris-perle dans la chambre, rangea les bonheur-du jour, les meubles d'ébène et d'écaille, les porcelaines, une eau-forte de Mme de Montespan, une scène de Van-Loo, un trumeau de Boucher, des pâtes tendres, des fantaisies

Il renferma dans les meubles précieux un costume complet de garde-du-corps, celui que le chevalier portait quand il dansa avec Mme de Lamballe ; une bonbonnière, présent de Louis XVI ; une épée que le gentilhomme avait tirée pour le roi, et mille souvenirs de cette vieille, mais innocente vie qui n'avait pris de la cour que sa grâce souveraine et son exquise urbanité.

Lorsque Clothilde eut passé une soigneuse inspection du travail de Blaise, elle témoigna au serviteur plus que de la satisfaction, ce fut une véritable reconnaissance. Quant au chevalier, il lui sembla assister à l'un des prodiges de ce fameux comte de Saint-Germain, dont les prédictions l'avaient jadis terrifié.

Il ne songeait plus à regretter Risalle ; il se trouvait heureux, il s'applaudissait d'avoir consenti au mariage de sa pupille ;

lui, qui jadis jugeait les vieillards inutiles, redoutait de quitter un monde où tant de joies lui étaient encore réservées.

Auguste et Clothilde réglèrent leur existence ann de la rendre meilleure et de lui donner plus de dignité.

L'ordre est un des moyens de la vertu.

M. de Morenne ne dédaignait point de surveiller ses laboureurs, d'assister à la fenaison et à la moisson. Il s'instruisait dans la science difficile de l'agriculture, afin d'apprendre ensuite aux autres ce qu'il avait étudié.

Il n'eut point d'intendant, et régla lui-même le compte de ses journaliers.

Mme de Morenne s'occupa de l'intérieur de sa maison. Malgré l'exiguïté de ses rerevenus, le jeune mènage parut presque riche. On élevait dans la basse-cour les volailles nécessaires à la table ; le lait et le beurre étaient fournis par deux belles vaches ; le jardin potager et le verger donnaient les légumes et les fruits ; la lessive se faisait dans la buanderie, et l'on cuisait le pain dans un four bâti auprès. Il résultait de ces détails sagement ordonnés, que Mme de Morenne occupait plusieurs domestiques et soulageait un grand nombre de familles, sans trouver dans sa générosité une dépense onéreuse.

Les personnes qui venaient au château eussent été fort surprises en apprenant à

quel chiffre se montaient les revenus de M. de Morenne.

L'hospitalité se donnait simplement, mais largement dans ce manoir quasi rural; Clothilde, avec sa grâce un peu austère, captivait après quelques moments d'entretien. Sa beauté recueillie était le moindre de ses avantages.

Jamais plus digne épouse ne mit plus de candeur et de charme à réjouir le toit qui l'avait accueillie.

Tous les soirs on faisait un trictac, à moins que quelque voisin venant prendre place dans le salon, proposât de jouer à l'hombre. Alors la figure du chevalier s'éclairait, il retrouvait sa verve endormie, et pour achever de le rendre le plus heureux des hommes, Mme de Morenne se glissait du côté du clavecin, et jouait doucement, lentement, comme si les sons venaient de loin, étouffés par la distance, le fameux menuet de Mme la princesse Lamballe.

Il n'était pas rare, alors de voir le chevalier quitter brusquement sa table, aller à Clotilde, et l'embrasser sur les noirs bandeaux qui encadraient son front pur.

Un fils fut envoyé à la jeune femme; le chevalier de Garancel le tint sur les fonts du baptême et le nomma Marcelin. Le bon vieillard pressa sur sa poitrine la petite créature vagissante, et, au sortir

de l'église, la remettant dans les bras de Clothilde :

« Mon enfant, lui dit-il, j'ai vu ton fils me sourire, et j'ai pu m'assurer de ton bonheur...Je ne demandais rien de plus à Dieu, et je le bénis d'avoir exaucé cette double prière...

« Maintenant que tu veilles sur un berceau, Dieu te retire le vieil enfant pour qui tu voulais bien sacrifier ton temps et donner tes sourires....Jeune mère, tu n'auras plus de tuteur jaloux de ta tendresse.. Le pauvre vieillard qui te racontait des histoire de l'autre siècle, dont tu ne riais pas, va entendre sonner l'heure de s'endormir...Tu viendras sur ma tombe et tu y amèneras ton fils···Lorsqu'il aimera les contes de nourrice, tu lui diras, tandis qu'il chiffonnera tes dentelles et défrisera tes boucles : « Il était une fois un vieux, bien vieux chevalier de Garancel...

«—Ah ! taisez-vous ! dit Clothilde, n'attristez pas mon bonheur. »

Le chevalier avait raison, sa vie s'éteignait. Il se coucha un soir un peu las, se plaignit le lendemain d'un violent mal de tête, et, presque sans souffrance, il s'éteignit dans la journée, une main dans la main du comte de Morenne, l'autre posée sur la tête du petit Marcellin.

Ce fut une grande douleur pour Clothilde.

Elle portait au vieillard une profonde affection ; il fallut les douces paroles de son mari et les caresses de son enfant pour l'arracher à l'abattement dans lequel elle tomba après la perte de son vieil ami.

Le chevalier de Garaucel fut inhumé dans le cimetière du village, et jamais Clothilde ne manqua de se rendre, le dimanche, sur sa tombe pour y déposer quelques fleurs et y réciter des prières.

L'enfant grandissait. M. Morenne voulut s'occuper seul de sa première instruction. Marcellin possédait une sagacité rare et un cœur sensible, mais il manquait de cet entrain joyeux, de cette turbulence qui fait dire aux mères : Quel démon ! tandis qu'elles se sentent fières des fils qui promettent d'avance du courage et de l'énergie.

Marcellin, comme si les épreuves par lesquelles avait passé sa famille eussent jeté une ombre sur son caractère, fuyait le bruit et les jeux des enfants de son âge. Quand on le cherchait, on était sûr de le trouver couché au pied d'un arbre, un livre à la main, ou assis dans la volière, étudiant le chant, le plumage et les mœurs des oiseaux que sa mère y réunissait.

Sans savoir ce que c'était que la rêverie, il rêvait déjà. Il prenait régulièrement ses leçons, montrait des dispositions pour la musique et tenait bien un crayon.

Grâce à l'ordre et à l'habileté de M. de Morenne, en situation s'améliora, et il put espérer laisser à Marcellin une fortune suffisante pour le mettre à l'abri de la lutte journalière contre les nécessités de la vie.

Plus d'une fois le nom de Bernard de Charmont avait été prononcé dans les entretiens de la famille.

Bien des années s'étaient écoulées depuis la séparation des deux jeunes gens, et aucune lettre n'était venue rassurer l'amitié inquiète d'Auguste.

On éleva Marcellin dans les sentiments d'une vénération affectueuse pour M. de Charmont. Accoutumé aux histoires de Blaise, l'enfant restait fermement convaincu, en dépit de toutes les apparences, que l'ami de son père reviendrait un jour demander sa place au foyer de Morenne.

L'enfant, dans sa naïve confiance, avait raison, en dépit des prévisions de M. de Morenne.

III

Un matin, tandis que le comte surveillait ses ouvriers, que Clothilde inspectait le travail d'une vieille femme qui racommodait le linge, Marcellin jouait dans une allées de peupliers que son père avait fait planter en face de la porte du château.

Des claquements de fouet, des grelots de chevaux, tout le bruit éclatant d'une chaise de poste, arrachèrent l'enfant à la contemplation d'un brin de mousse portant à sa cime une coccinelle de corail, marquée de points noirs. Il leva la tête, fort surpris de voir que la chaise de poste entrait dans l'allée au lieu de suivre la grande route.

Un homme à la physionomie ouverte et énergique, se pencha à la portière et demanda à l'enfant :

« C'est bien ici le château de Morenne ?

—Oui, monsieur, répondit Marcellin.

—Qui l'habite ?

—Mon père, le comte de Morenne. »

Le voyageur cria au postillon d'arrêter, sauta à bas de la la voiture, courut à l'enfant et le couvrit de baisers.

Marcellin, surpris d'abord, se remit bien vite, et levant sur le nouveau venu des yeux intelligents :

« Vous êtes M. de Charmont, le bon ami à papa ?

—Que je t'embrasse encore pour l'avoir deviné ; oui, je suis l'ami de ton père, et le tien, cher enfant !

—Ah ! que maman sera contente ! Et papa ! et le vieux Blaise ! Pas plus que moi, allez ! Sans vous connaître, je vous appelais déjà mon ami Charmont ! Et quand ma mère secouait tristement la

tête, et que papa répétait : « Il nous aurait écrit ! » Je répondais : « Nous le reverrons ! » Et j'avais raison, mon bon ami. »

Tout en parlant avec cette vivacité charmante, Marcellin entraînait M. de Charmont dans l'allée, et le postillon, ne pressant plus ses cheveux, gagnait lentement la remise.

L'enfant introduisit le voyageur dans le salon, et monta au premier étage.

« Qu'as-tu, cher enfant ? lui demanda Clothilde, en voyant à l'expression de ses regards qu'il brûlait d'impatience de lui révéler un secret.

—Allons, maman, va vite, bien vite apprendre à petit père que M. de Charmont l'attend pour l'embrasser.

—Lui !

—Oh ! je l'ai reconnu tout de suite ! il a l'air que papa disait...Par exemple, son teint est presque aussi brun que celui des vieux soldats du village...C'est égal, il doit être bon...Il m'a si fort embrassé ! Je l'ai conduit dans le salon.

Mme de Morenne traversa le vestibule et le premier salon, et, entrant dans la pièce ou l'attendait M. de Charmont, elle lui tendit spontanément les deux mains.

—Que mon mari va être heureux ! dit-elle, nous avons tant parlé de vous...

—Je le sais, madame, puisque cet enfant connaissait mon nom. »

Marcellin cherchait déjà Blaise pour le prévenir de l'arrivée de l'ami de son maître.

Le pauvre vieillard pleura de joie en reconnaissant Bernard de Charmont.

« Si vous le permettez, madame la comtesse, dit celui-ci, nous irons surprendre votre mari au milieu de ses occupations rurales. »

La jeune femme prit le bras du voyageur, et Marcellin courut en avant.

Lorsque M. de Morenne aperçut Clothilde avec un étranger et vit son fils, essoufflé de sa course et rouge de joie, bondissant vers lui à travers les prés que l'on fauchait, il sentit son cœur battre d'une émotion profonde. Quelque chose de doux et d'attendrissant lui envahissait l'âme ; il ne reconnaissait pas encore Bernard, mais tous les souvenirs de sa jeunesse lui revinrent spontanément à l'esprit. Il marcha vers sa femme, s'arrêta un moment ; puis s'avançant avec une rapidité, il ouvrit les bras pour presser son ami sur sa poitrine.

Leur étreinte fut longue.

Quand ils s'arrachèrent à ce fraternel embrassement, tous deux avaient les yeux humides.

« Méchant ! dit Auguste, quinze ans de silence !

—Quinze ans de souvenir !

—Es-tu heureux ?

—Oui ; je ne t'adresse pas la même question : ta femme et ton fils sont là.

—Je possède toute la félicité humaine, mon ami.

Bernard et de Morenne se prirent le bras comme ils faisaient autrefois.

« Tu as racheté Morenne ?

—Lambeau par lambeau.

—Et tu cultives ?

—Avec beaucoup de succès.

—Je t'en fais mon compliment...tu ne me demandes pas si je suis riche ?

—J'en ai assez pour nous deux.

—De sorte que...

—Si tu as échoué dans tes entreprises, tu prendras place au foyer de Morenne, et tu conteras des histoires à Marcellin, qui deviendra ton fils autant que le mien....Tu feras comme moi, tu t'adonneras à l'agriculture.

—Cela me sourirait assez !

—Acceptes-tu ?

—Il faudrait pour cela que je vendisse mes hauts fourneaux.

—Bah !

—Je suis industriel comme tu es agriculteur, propriétaire d'usines d'un magnifique rapport. Dieu a béni mes efforts, et je suis riche. J'emploie six cents ouvriers, j'ai fondé un village....

—Tu es marié ?

—A une digne et charmante femme.

—Une fille.

—Comment s'appelle-t-elle ? demanda Marcellin.

—Lydya, mon petit ami.

—Je voudrais bien la connaître ! s'écria l'enfant en prenant la main de M. de Charmont.

—J'espère que tu nous raconteras ton histoire, dit le comte de Morenne.

—Ce soir, après le dîner.

Bernard de Charmont avait beaucoup changé à son avantage, sa physionomie était devenue sérieuse et l'habitude des grandes pensées et des hautes combinaisons l'avait rendue imposante sans sévérité. Entre le jeune homme d'autrefois et l'homme mûr d'alors, existait la différence qui sépare les illusions de la réalité, les penchants vertueux de la fidèle pratique de la vertu.

Après le dîner, la famille se réunit dans le verger, sous une tonnelle de houblon et de chèvrefeuille ; Bernard s'assit sur un fauteuil de bois vert, Auguste prit place sur un banc, Marcellin demeura debout appuyé sur l'épaule de sa mère.

« Mes amis, dit M. de Charmont, vous savez dans quelles circonstances j'abandonnai le Lyonnais pour l'Auvergne. La sauvagerie pittoresque de ce pays me parut une protection ; il est plus difficile de

traquer un proscrit dans les défilés des montagnes qu'en plaine découverte ; ensuite, ma nourrice y demeurait. J'étais sûr de trouver chez elle un abri et de l'amitié. Je fis la route de Lyon à Clermont à pied, pour ménager mes ressources. Je me présentai le soir à la ferme de la Mathurine. En me reconnaissant, l'excellente femme fondit en larmes ; la famille tint conseil ; pendant un mois je passai pour le cousin de Grand-Pierre, le mari de ma nourrice.

Lorsque j'eus annoncé à ces braves gens que mon intention était non-seulement de travailler pour vivre, mais de me livrer à la spéculation, Grand Pierre se frappa le front et s'éria avec vivacité :

« J'ai votre affaire, M. le comte ! On peut acquérir pour quelques assignants ce qui vaudra des centaines de mille francs dans quelques années...Tous les pays vous sont indifférents, sans doute.... Il s'agirait de descendre jusqu'aux Pyrénées, et de mettre, ou plutôt de remettre en exploitation des mines de fer abandonnées. Du temps que ces mines appartenaient à un fermier général, mon frère y était contre-maître. Maintenant l'usine est à moitié démolie, le ruisseau ensablé, les terres avoisinantes en friche. Je vous le répète, mines abandonnées et bâtiments ruinés seraient vendus pour rien par la

commune. Dans la crainte de vous compromettre, le contrat sera passé au nom de Robert, mon frère. Il vous donnera des contre-lettres, et lorsqu'il sera possible de régulariser ce marché, vous le ferez pour plus de sûreté. Personne ne s'étonnera de voir mon frère acheter cette propriété, dont il fut presque le gérant. Avec votre savoir, M. le comte, et le dévouement de quelques braves gens, vous pouvez aisément refaire votre fortune. »

« La proposition de Grand-Pierre m'enchanta. Les deux frères négocièrent l'acquisition : les cinquante louis et les économies du fermier soldèrent l'usine et un immense terrain. Je m'installai immédiatement dans deux chambres restées à peu près habitables, et je chargeai Grand-Pierre de trouver des ouvriers.

« Robert et Grand-Pierre me secondèrent si admirablement, qu'au bout de trois années j'avais payé mes dettes, fait réparer l'usine, et que l'exploitation marchait d'autant mieux que les conquêtes du Consulat absorbaient à la fois la fonte, le fer et l'acier. Ma fortune s'augmenta rapidement, j'employai bientôt un nombre considérable d'ouvriers ; je ne me contentai pas de leur payer le salaire des heures de travail : ils eurent, dans une juste proportion, une part de mes bénéfices. Il s'agissait de réconcillier le peuple avec la no-

blesse, le travailleur avec le propriétaire, l'ouvrier avec le patron Après les avoir ramenés à l'ordre et au travail, il fallait les gagner à la famille et à la religion. Je ne pouvais seul remplir cette dernière partie de ma tâche. Pour adoucir les esprits aigris, consoler les souffrants, visiter les pauvres, donner un conseil qui ne ressemble pas à une leçon, il faut une femme dont la délicatesse de cœur s'épanche sur tous.

« Je trouvai la compagne que mes vœux appelaient, l'aide dont j'avais besoin pour ma tâche difficile ; j'épousai Blaise de Clusac, élevée au milieu des tristesses de l'exil.

« Depuis dix années, nos cœurs n'ont pas un seul jour cessé de battre à l'unisson.

« Nous avons éprouvé des pertes cruelles ; notre premier enfant est mort ; la faillite d'un banquier nous a mis à deux pas de l'abîme ; deux fois la révolte a grondé dans mes ateliers, et Blanche m'a suivi au milieu des ouvriers mutinés. Aujourd'hui payé de mes peines et de mes travaux par un bonheur que j'apprécie, je n'ai plus rien à demander à Dieu, puisque nous sommes réunis.»

Auguste et Bernard s'embrassèrent ; M. de Morenne raconta à son ami ce que nous connaissons de sa vie, et lorsque Au-

guste eut reconduit M. de Charmont dans sa chambre, celui-ci prenant un portefeuille :

« J'ai fait deux parts égales de ma fortune ; voici la tienne. Je garde mes terres, mes hauts fourneaux....tu sais à quelles conditions j'ai jadis accepté...

—N'en parlons plus ! n'en parlons jamais ! s'écria Auguste.

—Mais ton fils ?...

—Marcellin aura le nécessaire.

—Tu m'avais promis !

—Ne m'afflige pas en insistant.

—Eh bien, soit ! dit M. de Charmont avec un sourire : il nous reste un moyen de tout concilier....Tu n'as qu'un fils, Dieu m'a donné une fille....Réunissons nos espérances, notre amour et notre fortune sur ces têtes chéries...Qu'ils s'épousent plus tard...la dot de la fille acquittera la dette du père.

—De grand cœur ! répondit M. de Morenne.

—Tu fais le serment de les unir.

—Ce désir sera l'expression de ma volonté suprême.

J'élèverai Lydia dans la pensée qu'elle doit être la femme de Marcellin.

—Mon fils grandira dans la même attente. »

Tous deux s'embrassèrent de nouveau ; leurs cœurs débordaient ; il fut cepen-

dant convenu que l'on n'informerait les deux enfants des intentions de leurs pères qu'à l'âge où ils pourraient comprendre à quoi les obligerait ce paternel souhait.

Après un mois de séjour à Morenne, M. de Charmont partit.

Auguste lui promit d'aller avec toute la famille lui rendre cette visite au printemps suivant.

Hélas ! les deux amis ne devaient plus se revoir.

Mme de Charmont, malade de la poitrine, fut emmenée en Italie par son mari, qui réalisa sa fortune ; l'année ne s'écoula pas avant la mort de la jeune femme.

Rempli de crainte pour la santé délicate de Lydia, qu'il croyait atteinte du mal héréditaire, Bernard demeura dix années entières à Florence et à Naples, et ne songea au retour qu'au moment où sa fille compta dix-neuf ans.

A cette époque, Mme de Morenne était veuve ; la dernière recommandation de son mari avait été celle-ci :

« N'oublie pas que Charmont a ma parole ! »

Marcellin s'était incliné sous la main de son père, et avait à son tour pris un engagement formel.

IV

« Voyons, cher enfant ! dit Mme de Morenne en s'emparant de la main de Marcellin, il n'y a vraiment pas là de quoi t'alarmer si fort. La première fois que nous t'avons entretenu de ces projets, ils ont paru te sourire.

—Il est vrai, ma mère ; l'étrangeté même de ce mariage me plaisait. La vie active de M. de Charmont, la noblesse de son caractère me charmaient, et excitaient en moi une admiration sincère. Les souvenirs que j'avais gardés de sa visite à Morenne, l'idée que je me faisais de Lydia, me jetaient dans de romanesques pensées. Mais depuis, ma mère, mes impressions se sont modifiées ; je n'ai plus regardé ce mariage que comme le dénouement d'un roman intéressant à la lecture ; j'ai réfléchi, et je me suis sérieusement effrayé. Cette jeune fille inconnue, qui revient après dix ans passés à l'étranger, réalise-t-elle l'idée que je me fais de celle qui doit être ma compagne ?

« Si tu savais, mère chérie, ce que je rêvais tandis que, couché au pied des grands arbres, je laissais flotter la bride sur le cou de la fantaisie.

« Je ne demandais à celle qu'appelaient mes vœux intimes d'autres richesses que

les qualités du cœur, d'une beauté que celle de l'âme et de l'intelligence.

« Un peu d'or de plus ou de moins ne fait rien dans la balance du bonheur.

« Je la voyais blonde comme les blés, belle comme toi, avec une figure moins grave, couronnée de ses tresses comme une tête dessinée par Albert Durer. Sa pose était chaste, recueillie ; elle ne riait pas, mais ses lèvres allaient sourire. Elle ne baissait point à terre les yeux humides et voilés comme des yeux d'enfant ; au contraire, elle les levait vers moi avec une sereine assurance, et paraissait me dire : Je suis celle que tu attends : la femme forte dans sa faiblesse, timide et rougissante devant les hommes, courageuse quand il s'agit de se dévouer et de souffrir ! La louange banale de la foule m'embarasse, mais un éloge de toi me rend heureuse. Tu es bon, loyal et doux ; ton but est le bonheur caché, la félicité qui se dérobe à l'œil des curieux ; tu m'as appelée, me voilà ! Si quelque considération étrangère te détourne de la voie dans laquelle tu devais me rencontrer, c'en est fait de ta joie en ce monde !

« Voilà ce qu'elle me disait, ma mère.

—Ce sont des rêveries, mon fils ; répondit Mme de Morenne d'une voix indulgente et tendre. Tu passes de si longues heures à errer dans le parc, que ton imagination s'est créé une chimère.

—Dont la réalité existe ; car enfin tu devais ressembler à ce portrait quand mon père t'a choisie.

—Je devais être moins souriante. mon fils ; mes malheurs étaient trop récents encore !

—Oui, mais tu avais des goûts simples, tandis que Lydia...

—J'étais pauvre et Lydia est riche....Tes préventions m'affligent, Marcellin ; cette jeune fille est belle....tu as vu son portrait.

—Dois-je m'en réjouir, ma mère ? Sans doute la compagne sur qui nos yeux se reposent doit posséder la beauté, mais, à mon avis, beauté plus morale que physique, plus intérieure que visible. La beauté est un reflet. Celle qui deviendra ma femme sera peut-être belle pour moi seul, et la foule ne comprendra pas ce qui me charmera davantage en elle. Lydia possède une beauté souveraine, incontestable ; ses traits sont réguliers et sa taille majestueuse ; mais si je ne vois dans ses yeux que le désir de briller et que la coquetterie dans toute sa personne, cette beauté me causera plus de tourments qu'elle me donnera de bonheur. Encore une fois, ma mère, j'ai été gâté. Je vous ai vu sans cesse occupée de votre mari et de votre fils, vous obligeant pour eux, leur donnant toute votre vie. Ne me grondez

donc pas d'avoir peur...dans cette circonstance, la crainte est une sagesse...

—Mon enfant, reprit Mme de Morenne, je n'aime point les opinions préconçues ni les théories...Pourquoi te défier de l'éducation que M. de Charmont a donnée a sa fille ?

—N'en parlons plus, si vous le voulez, chère mère, vous avez peut-être raison, et passons sans traditions à la seconde lettre ; elle vient de Maurice ! Ce bon Maurice, qui ne m'oublie pas....Sa famille a fait l'acquisition d'une propriété charmante, cachée sous les grands chênes de la forêt de Fontainebleau. Il m'invite à aller passer chez lui les beaux mois de l'automne, pendant lesquels il étudie les groupes d'arbres et court pendant tout le jour de la vallée de la Sole aux roches menaçantes de Franchard. La description qu'il me fait de ce pays est à la fois d'un poète et d'un artiste.

—Et tu serais enchanté de revoir Maurice ?

—Oh ! certes.

—Allons ! le souci et le plaisir te viennent ensemble : l'un compensera l'autre. Voici ce que tu feras, mon Marcellin ; tu iras passer deux mois chez Maurice, dans ces bois que toi aussi tu aimeras à parcourir. La distraction de ce petit voyage te disposera mieux pour la visite sérieuse

que tu dois faire à Paris. Peut-être y resteras-tu tout l'hiver, mon enfant. Je n'approuve pas les mariages qui s'improvisent d'une façon trop rapide. Plus tu étudieras Lydia, plus il te sera facile de la rendre heureuse. Ces arrangements te conviennent-ils ?

—Vous êtes la meilleure des mères ! répondit Marcellin.

—De tous ceux que j'aimais, toi seul me restes ! »

Mme de Morenne s'essuya les yeux, et son fils, sans chercher à la distraire brusquement et à l'arracher au triste retour qu'elle faisait sur elle-même, évoqua devant elle de si douces images et groupa tant d'espérances, que la veuve se sentit consolée et que la mère s'estima heureuse.

Sur le point de rompre avec la vie paisible qu'il avait passée aux côtés de sa mère, Marcellin se sentit au cœur un grand regret. C'est que Marcellin n'était pas un jeune homme ordinaire.

Il avait grandi entre un père sage dont Clothilde avait été l'unique attachement, et une mère digne sous tous les rapports de former le cœur de son fils.

En sortant du château de Morenne pour partager la vie des écoliers, Marcellin quitta la famille pour un pensionnat que dirigeaient les jésuites. L'enseignement religieux ne fut donc pas interrompu ;

l'esprit ne se développa point aux dépens des facultés de l'âme. On ne mit entre ses mains que des livres sans danger, et si les classiques n'étaient pas complètement dépouillés des fleurs de l'antique poésie, au moins avait-on tenté de retrancher le le plus possible les passages scabreux.

Nous comprenons parfaitement que l'on enseigne à la jeunesse la langue d'Homère et celle de Virgile ; nous croyons que la lecture, l'étude et la traduction de ces pères des poèmes et de l'idylle sont indispensables pour édifier sur une base solide une brillante instruction ; mais ce que nous n'admettons pas, c'est qu'on mette dans les mains d'adolescents des livres latins dont on ne leur permettrait pas de lire l'équivalent en français. Ce latin, qui *brave l'honnêteté* et n'use pas même des artifices du langage pour voiler ce que l'on ne devrait pas sous-entendre, livre à la jeunesse l'*Énéide*, Ovide et Horace. On veut que les jeunes gens soient purs dans leurs pensées et chastes dans leurs mœurs, et on leur tend le poison de la corruption. N'y a-t-il point une grande réforme à opérer en ce qui concerne les classiques ? Ne peut-on faire un choix plus sévère ? Les harangues et les plaidoiries de Cicéron ne valent-elles point, comme enseignement pratique, le latin d'Horace ? A la place des *Métamorphoses*, ne trouverait-on pas

de belles pages dans Pline ? Nous voudrions au moins que les écoliers eussent âge d'homme pour leur permettre de fouiller dans ces turpides latines.

Pour en faire des savants, doit-on négliger d'en faire des hommes honnêtes et vertueux ?

Sous ce rapport, le père de Marcellin avait fait preuve d'une grande prévoyance. Son fils ne se destinait point à l'instruction ; il devait être instruit cependant, afin de pouvoir un jour surveiller également l'éducation de ses enfants.

Mais, de l'institution où il apprit ce que tout homme doit savoir, il revint aussi pur qu'au moment de son départ.

C'était bien un enfant qui rentrait sous le toit paternel.

Aussi, de quelle sainte tendresse Mme de Morenne aimait ce gracieux adolescent, dont les années avaient développé l'intelligence sans attaquer le cœur !

Avec quelle joie mêlée de fierté elle posait ses lèvres sur le front de son fils !

Elle comprenait le père d'Origène baisant la poitrine de son enfant, comme le temple d'esprit d'amour et de lumière.

Elle vénérait cette noble candeur, célébrée par Chrysostôme, Jérôme et Augustin.

Elle le gardait avec bonheur chez elle, et redoutait l'heure où il la quitterait, car

pour lui le danger viendrait avec l'absence. Les tentations ne manqueraient pas de l'assaillir ; aurait-il la force de résister ? se montrerait-il digne de lui et digne d'elle ?

La pensée que son fils allait prendre une compagne n'effrayait pas Mme de Morenne ; la sauve-garde de la jeunesse est dans un heureux mariage. Elle était loin de penser comme ces mères imprudentes qui sourient des désordres de leurs fils, et disent sans rougir cette parole cynique : « Il faut que jeunesse se passe ! » Elle avait élevé Marcellin pour la vertu ; son enfance et sa jeunesse s'étaient développées sous ses yeux ; elle suppliait Dieu de lui venir maintenant en aide, sa tâche à elle était terminée. Une autre femme allait commencer la sienne l'influence d'une jeune épouse devait être d'autant plus grande sur Marcellin, qu'il possédait un cœur extrêmement sensible et dont les effusions ne demandaient qu'à se répandre.

Si sa tendresse pour sa femme allait le rendre faible !

Ou bien si sa rêveuse mélancolie la blessait, faute de savoir comprendre !

Mme de Morenne affectait plus de tranquillité qu'elle n'en avait réellement.

Comme Marcellin, elle s'épouvantait un peu de l'éducation qu'avait reçue Mlle de

Charmont. Privée fort jeune de sa mère, élevée par un père riche qui l'avait inévitablement gâtée, il était à craindre que cette jeune fille eût pris des habitudes et des manières peu en harmonie avec les goûts de son fils.

Lorsqu'elle se rappelait le portrait idéal tracé par Marcellin, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir peur, en se représentant Lydia brune, à la beauté accentuée, à l'œil noir, fier, et aimant sans doute le bal, le mouvement et les louanges.

Mme de Morenne pria, et quand devant Dieu elle eut pesé tous ses devoirs, elle se sentit plus calme et attendit paisiblement le moment du départ de son fils.

Le jeune homme savourait les dernières semaines de son séjour chez sa mère.

Il l'interrogeait, la consultait sur la conduite à tenir s'éclairait de son expérience, se fortifiait de sa vertu s'imprégnait pour ainsi dire de son angélique nature.

Il aurait voulu emporter sa raison et son cœur pour juger sainement toute chose.

Il la pria de lui écrire quelques maximes sur un carnet ,qu'il promit de ne quitter jamais et de lire souvent.

Il se rattachait à Morenne par mille souvenirs, retournait pour la centième fois dans le parc, et souffrait réellement à la pensée de changer cette vie calme et paisible.

Il ne reculait pas devant les obligations d'une union, il n'avait jamais cru que son existence s'écoulerait dans la solitude. Le *vœ soli !* de saint Paul retentissait en lui.

Il possédait déjà la dignité nécessaire pour fonder une famille, et se sentait fait pour toutes les tendresses du foyer.

Le tableau que lui avait présenté l'union de M. et de Mme de Morenne le portait même à désirer un intérieur à lui.

Il se fut estimé fort heureux s'il avait pu choisir celle qui devait être sa femme.

Enfin la veille du départ arriva.

Après le dîner, par une belle soirée de septembre, Mme de Morenne prit le bras de son fils, et, sans lui dire où elle le conduisait, elle le mena au cimetière.

Auguste avait été inhumé à côté du chevalier de Garancel. Marcellin s'inclina et posa ses lèvres sur le marbre.

Le temps était doux et clair.

Quand un souffle passait dans les arbres, il tirait des sapins un gémissement profond et emportait des tourbillons de feuilles.

De grandes lueurs rouges se fondaient à l'horizon dans l'azur assombri.

La nature paraissait se reposer du fécond travail de l'année.

Mme de Morenne se leva, et pressant la main de son fils :

« Je suis venue ici plus d'une fois me

raffermir dans le bien et m'éclairer dans mes doutes ; j'ai à te dire en face de cette tombe une grave parole, que tu méditeras dans ton cœur.

« Ton père a jadis obligé un ami ; aujourd'hui il peut recueillir, dans la personne de son fils, la fortune que la simplicité de ses goûts lui faisait dédaigner. C'est donc en vue de cette richesse, et pour t'en consacrer une partie, que M. de Charmont exigea de son père le serment que les deux familles se confondraient par un mariage.

« Je connais la valeur d'une promesse, et je sais combien est louable la fidélité à la parole donnée...Lydia est riche ! si elle était pauvre et que l'opulence fût de ton côté, je te tiendrais peut-être un autre langage, quoique dans tous les cas, je pense de bien agir...Pars donc sans crainte, mon enfant ; si Lydia est digne de toi, épouse-la ; mais n'amène sous le toit de ta mère qu'une femme dont l'âme pure et chaste soit profondément chrétienne.

—Je vous le jure ! dit Marcellin. »

Mme de Morenne et son fils n'ajoutèrent rien de plus.

Mais quand l'heure du départ fut venue, quand arriva le moment, toujours si cruel, de la séparation, le cœur de la mère se fondit, elle ne put que pleurer en serrant Marcellin dans ses bras...C'était toute sa

vie qui se séparait d'elle ! Encore s'il n'eût dû la quitter que pour quelques mois ! mais c'était une part de cœur de son enfant qu'elle allait perdre ! et à qui cette part serait-elle confiée ? Elle demeurait appuyée sur l'épaule de Marcellin, lui adressant des paroles entrecoupées, l'embrassant comme vous embrassent les mères qui se disent :

« Le reverrai-je ? »

Marcellin tomba à genoux :

« Bénis-moi encore, lui dit-il, et bénis à l'avance celle que je te prierai de nommer ma fille. »

Cette scène fut grande mais simple, comme le sont les scènes de toute famille qui a conservé l'intégrité et le plein exercice des droits qu'elle tient de Dieu.

V

Marcellin reçut de Maurice et de Mme de Charrière l'accueil le plus affectueux.

L'amitié des deux jeunes gens avait cette chaleur communicative, que les déceptions finissent, hélas ! par refoidir, mais qui est si belle dans les cœurs neufs et purs, remplis de chastes et religieuses croyances.

Maurice et Marcellin s'aimaient sincèrement, sans arrière pensée ; ils se confi-

rent promptement leurs projets, leurs rêves d'avenir : Maurice voulait aller à Rome continuer ses études ; Marcellin raconta à son ami l'histoire de son prochain mariage.

Au bout de deux jours, Mme Charrière parut partager naturellement son affection entre Maurice, Marcellin, et une nièce orpheline qu'elle avait recueillie, et qui portait le doux nom de Marie-Ange. Son père était frère de Mme de Charrière, et la jeune fille avait trouvé dans le cœur de l'excellente femme une tendresse si complète, qu'elle n'eut jamais la pensée de regretter la mère qu'elle n'avait pas connue.

Elle avait seize ans, la beauté de son âme se reflétait sur son candide visage. Réservée, un peu silencieuse, mais sans affection, comme il convient à une jeune fille qui n'a pas été gâtée par les adulations de son entourage, elle possédait une instruction solide, et son talent musical était véritablement remarquable.

Quand Marcellin la vit pour la première fois, elle lui rappela vaguement un portrait de sa mère fait au même âge, portrait qui était toujours resté dans l'appartement du chevalier de Garancel. Dans ce pastel, Clothilde avait ce regard limpide, ce bon sourire, cette ingénuité vrais.

Maurice éprouvait pour sa cousine une

admiration complète : il ne savait ce qu'il aimait le plus en elle, de ses vertus aimables et paisibles, de la justesse de son esprit ou de son abnégation constante pour les objets de son affection. La souffrance et l'infortune l'attirait, disait-il, toujours infalliblement, et elle n'avait d'autre bonheur que celui d'essuyer les larmes des malheureux. A l'amitié qu'il ressentait pour elle se mêlait presque de la vénération.

S'il cherchait pour ses tableaux une suave et angélique figure, Marie-Ange passait devant lui avec sa dignité sereine, et le peintre atteignait un idéal auquel il ne fût jamais parvenu.

Le temps que Marcellin passa chez Mme Charrière se partagea entre de longues courses à Franchard et aux gorges d'Apremont, des haltes dans la forêt au pied des grands chênes que Maurice dessinait, et les heures d'entretien paisible qui réunissaient le soir la famille dans le petit salon où Marie-Ange faisait de la musique, avec cette simplicité qui est au talent ce que la grâce est à la beauté.

Les journées passaient vite, trop vite ; Marcellin n'oubliait certes pas sa mère, mais l'affection de Mme Charrière la lui rappelait. C'était le même cœur, avec peut-être un peu moins d'exquise délicatesse. Mme Charrière avait plus de rondeur

et manquait du charme pénétrant de Mme de Morenne. Quant à Marie-Ange, jamais sœur plus naïve et plus charmante n'avait été rêvée par Marcellin ; si quelquefois l'imagination du jeune homme lui rappelait l'image de la vierge idéale qu'il avait vue dans ses songes, cette apparition prenait progressivement, et sans qu'il s'en rendît compte, la figure de Marie-Ange.

Il y avait plus d'un mois que Marcellin habitait la Madeleine.

Son cœur était plein d'une douce gaieté, il s'abandonnait au présent sans préoccupation de l'avenir. Mais pour s'être endormi à l'ombre, le voyageur n'en doit pas moins reprendre la route commencée, et l'heure des adieux ne pouvait tarder à sonner.

Une lettre de sa mère vint lui apprendre la nouvelle de l'arrivée de M. de Charmont à Paris. Le soir même, Marcellin annonça son départ pour le lendemain.

Mme Charrière sourit du motif auquel elle attribuait l'empressement du jeune homme.

On se sépara de bonne heure.

Marcellin ne put dormir.

Pendant toute la nuit, il entendit les bruits du vent dans les arbres, vagues harmonies qui rappellent le bruit des lames sur les grèves, symphonies adm-

rables qui nous convient à la prière, et paraissent évoquer à la fois le souvenir des absents et le nom vénéré des morts.

Il revit son père, le chevalier de Garancel, le château de Morenne, et le vieux Blaise. Il se figura qu'il écoutait assis sur un escabeau, en face de la cheminée, les contes fantastiques du fidèle serviteur, contes dans lesquels le vent nocturne éteignait toujours la lumière au moment de l'apparition du spectre, et gémissait dans les arcades du cloître, lorsque le héros téméraire s'y aventurait.

Cette fois, il semblait à Marcellin que frênes et bouleaux, chênes et trembles, exécutaient à grand orchestre de brise, de rafales et de tourbillons, la *dernière pensée* de Weber, que Marie-Ange avait jouée un jour avec une expression dont la mélancolie avait profondément remué toutes les fibres de son cœur.

Ses nerfs étaient tendus, ses mains agitées, la sueur perlait sur son front.

Il se leva, s'accouda à la fenêtre et demeura perdu dans un indéfinissable rêverie.

« Le bonheur serait-il ici ? » murmura-t-il.

Au matin seulement il se jeta sur son lit.

Les adieux qu'il fit à Maurice se trouvèrent adoucis par la promesse de le re-

trouver bientôt à Paris ; il témoigna à Mme Charrière sa reconnaissance pour son affectueuse hospitalité.

« Soyez heureux ! nous prierons pour vous, » lui dit Marie-Ange.

V

Il était onze heures quand Marcellin arriva à Paris. Lorsqu'il se présenta chez M. de Charmont, on lui dit qu'il venait de sortir avec sa fille. Marcellin, que la pensée de cette première entrevue troublait, fut presque heureux du temps qui lui était donné pour y songer et s'y préparer.

Il laissa son nom et son adresse, se promena dans ce Paris merveilleux qui l'étourdissait, et trouva en rentrant à l'hôtel une lettre dans laquelle M. de Charmont lui exprimait ses regrets, et lui envoyait le coupon d'une loge en l'invitant à venir l'y rejoindre.

Marcellin s'habilla et partit pour les *Italiens*.

Quand il entra dans la loge, un vieillard à la physionomie franche et sympathique se leva, lui prit les deux mains, les serra avec émotion en répétant :

« Mon enfant ! mon cher enfant ! te voilà donc, comme tu ressembles à ton père ! »

Au bruit de la porte qui s'ouvrait et aux paroles de M. de Charmont, une belle jeune fille se tourna à demi vers Marcellin, et passa d'un seul regard une rapide inspection de sa personne.

Monsieur de Charmont prit la main du comte de Morenne.

« Ma fille Lydia...» dit-il avec l'accent d'un paternel orgueil.

Marcellin s'inclina profondément, trop ému pour parler et exprimer ce qu'il ressentait.

Il ne prêta à la musique qu'une attention distraite, la vue de Lydia l'absorbait tout entier.

M.lle de Charmont était grande, pâle, ses magnifiques cheveux noirs, qu'elle portait en lourdes nattes, ne paraissaient point fatiguer sa tête superbe. Elle avait une taille élégante, une grâce fière, la conscience de sa beauté, et supportait sans se troubler la curiosité des lorgnettes dirigées du côté de sa loge.

« Nous sortirons à la fin du troisième acte, dit M. de Charmont à Marcellin, je conduis Lydia au bal, vous nous accompagnerez. »

Au bal comme en sortant du théâtre, elle recueillit sur son passage ce murmure de louanges qui flatte si agréablement la vanité de la femme. Marcellin dansa avec elle le premier quadrille. En traver-

sant des groupes pressés, il entendit dire autour de lui :

—La ravissante personne !

—Quels yeux splendides !

—Et quelle dot !

—Heureux qui l'épousera ! ajouta un quatrième personnage.

Marcellin de Morenne se trouvait complètement du même avis. Il fut heureux du succès de Lydia.

En dépit de ses théories sur la beauté, Marcellin subit la fascination universelle. Il s'en voulait et se gourmandait tout bas de cet abandon de ses principes ; mais lorsque Mlle de Charmont reparaissait, il oubliait son rigorisme, et le souvenir de l'ange aux yeux bleus qu'il dépeignait à sa mère s'effaçait complètement de sa mémoire.

Il exprima à la jeune fille une chaleureuse admiration, accepta le dîner que M. de Charmont lui offrit pour le lendemain, et sortit la tête en feu.

« J'ai la fièvre ! se dit-il en rentrant chez lui. C'est une hallucination, cette fière beauté n'est pas la vierge modeste que j'ai rêvée...Mais qu'elle est belle ! mon Dieu, qu'elle est belle ! »

Le sommeil le calma.

Au matin, quand il rassembla ses idées, il oublia l'enthousiasme que Lydia lui avait inspiré ; il interrogea son cœur, et

son cœur lui représenta dans un miroir magique l'image de l'idéale créature qu'il avait entrevue autrefois.

Il essaya de se persuader que Lydia était la plus accomplie des femmes ; puis, pour s'éviter la peine de réfléchir et de débrouiller ses idées, il marcha toute la journée.

L'heure du dîner le surprit.

En le voyant, Lydia lui tendit franchement la main.

« Etes-vous reposée ? lui demanda-t-il.

—Du bal ? Oh ! depuis, j'ai couru les magasins et je suis allée à cheval au bois.»

Dans la soirée elle ouvrit un coffret, en tira des bijoux, et tendant un petit médaillon au jeune homme :

«Tenez, dit-elle, j'ai là des cheveux d'un enfant qui avait quatre ans alors..... Son père envoya au mien une boucle que l'on renferma dans ce reliquaire.....L'enfant s'appelait Marcellin.»

Marcellin se sentit ému, et ses préventions se dissipèrent.

Mais en dépit de la beauté de Lydia et de son amour pour elle, la vie du comte de Morenne devint une souffrance.

Pendant ses visites chez M. de Charmont, le jeune homme tombait invinciblement sous l'empire de Lydia ; aussitôt qu'il l'avait quittée, il analysait sa conduite, pesait ses mots, interprétait son si-

lence et se trouvait forcé de s'avouer que Mlle de Charmont était coquette.

Une coquette unie à Marcellin ! Célimène mariée à ce jeune homme qui avait grandi auprès d'une mère pénétrée de l'importance et de la dignité de ses devoirs. L'existence ne lui serait-elle pas un supplice avec une femme qui ne rêvait que bals, loges de théâtre et succès de beauté ?

Mais M. de Charmont se montrait si affectueux ! Lydia était quelquefois si spontanément aimable, elle lançait des mots si spirituels que Marcellin retombait dans ses perplexités.

Il ne l'aimait pas, mais elle l'éblouissait.

Souvent il pensait que lorsqu'elle serait sa femme, il formerait ce cœur endormi et lui révèlerait ce qu'il y a de plus élevé dans l'âme et dans l'intelligence. L'époux deviendrait le Pygmalion moral de cette Galathée.

Ces raisonnements étaient spécieux, et Marcellin le sentait.

Ce n'est point un amour mêlé de sensiblilité et d'orgueil qu'il devait éprouver pour la compagne de sa vie.

Ne pouvant s'absoudre des sentiments tumultueux qui naissaient en lui, il se rejetait sur la volonté de son père, tant de fois et si solennellement exprimée. Mais

ce moyen ne lui réussissait pas mieux que les raisons cherchées dans sa tête troublée. M. de Morenne avait été entraîné à donner une promesse qui ne pouvait réellement lier le jeune comte. Cette promesse, M. de Charmont l'avait pour ainsi dire arrachée, et dans le but de reconnaître la générosité de son ami.

M. de Charmont se trouvait beaucoup plus obligé à l'égard de Marcellin, que celui-ci vis-à-vis le père de Lydia.

D'ailleurs, la parole de sa mère, cette parole tout empreinte d'une tendresse profonde à laquelle s'unissait la sicence de la vie, résonnait encore à son oreille.

« N'amène sous mon toit qu'une femme chrétienne ! » Lydia l'était-elle ?

VII

Ce jour-là, Lydia était sortie quand Marcellin entra dans le salon. M. de Charmont terminait une affaire dans son cabinet. Marcellin, pour la première fois, voulut étudier les choses dont s'entourait la jeune fille. Pour connaître complètement une femme, il faut en effet observer, autant qu'elle-même, le milieu dans lequel elle vit.

M. de Morenne aperçut un volume sur le canapé ; il en regarda le titre —*Contes d'Espagne et d'Italie.*

« Elle ne l'a pas lu ! » se dit-il.

A ce moment parut Mlle de Charmont.

Elle vit le livre dans les mains de M. de Morenne.

«Ah ! s'écria-t-elle, quel charmant esprit que celui de Musset ! c'est un vrai et grand poète, un.....

—Permettez-moi d'interrompre cet éloge, dit Marcellin, Musset est un poète d'un immense talent, mais vous n'auriez pas dû lire ce livre.....

—Pas—dû—lire—ce—livre ! répéta-t-elle, en soulignant chaque mot.

—Voyons, reprit Marcellin d'une voix douce, une jeune fille peut-elle connaître Sylvia et Marianne, Porcia et Rolla ?

—Vous ne comprenez pas Musset ! dit elle vivement.

Et, s'accoudant sur la cheminée, elle lui récita les plus beaux vers des *Nuits*.

Sa voix était sonore et timbrée, elle sentait vivement ce qu'elle disait, et quand elle eut fini la magnifique profession de foi du poète, Marcellin était ému.

« Allons, lui dit-elle avec un beau regard humide, faisons la paix et emportez ce volume...Vous ne m'en voulez plus ?

—Vous êtes charmante ! dit Marcellin.

—Mais à l'avenir vous ne regarderez pas même la couverture de mes livres... Ne froncez pas les sourcils, je vais vous faire un peu de musique. »

Elle alla au piano, et ses doigts parcoururent rapidement les touches ; Lydia joua longtemps en déployant une merveilleuse vélocité.

« Vous possédez un rare talent d'exécution, lui dit Marcellin. Connaissez-vous la *Dernière pensée* de Weber ?

Elle exécuta immédiatement le thème de mémoire, puis elle improvisa de brillantes variations.

«Est-ce bien ? demanda-t-elle, en se tournant avec coquetterie vers Marcellin.

—Oui, comme exécution, mais ce n'est pas tout à fait le sentiment de la *Dernière pensée.*

—C'est possible ! répondit-elle et elle joua une valse.

Un moment après, Lydia quitta le piano et prit un ouvrage de tapisserie.

Penchée sur son métier, elle était si jolie, sa petite main tirait les laines avec tant de grâce, que Marcellin se trouva bien sévère pour elle, et se rapprochant :

Vous faites un magnifique ouvrage, Mademoiselle !

—Oui, dit-elle, mais j'ai pris ce fauteuil échantillonné, et je ne parviendrai jamais à cette perfection de travail. Les ouvrières qui commencent ces objets sont de véritables fées.

—Des fées bien malheureuses, Lydia.

—Comment donc ! mêler la soie, les laines, créer ces fleurs si fraîches...

—Oui, Lydia, mêler ces laines et ces soies, mais d'une main qu'en hiver le froid fait trembler...Représenter ces admirables bouquets de roses, tandis que le feu manque dans le poêle de la mansarde, et qu'on grelotte sous une robe d'indienne...

—C'est affreux ! s'écria Lydia.

—Oui, bien affreux ! et si vous voyiez de vos yeux quelques-unes de ces misères, avec quel bonheur vous les soulageriez !..

—Oh, de grand cœur ! je ne sais pas ces choses.....mais quand on est riche.....

—Vous êtes bonne, Lydia ! s'écria Marcellin.

—Non ! dit-elle avec une humble franchise, j'ai beaucoup de défauts.

—Ce sont de méchantes additions que vous faites à votre caractère, mais laissez-vous aller à votre cœur et soyez simple et vraie.....

—Simple ! répéta Lydia, les femmes de banquiers et de parvenus nous éclaboussent !

—Elles sont sévèrement jugées, Lydia. Voulez-vous savoir ce que leur disait du haut de la chaire un de nos grands orateurs :«Femmes de seigneurs et d'usuriers si l'on mettait vos robes de gala sous le pressoir, le sang des pauvres en dégoutterait.»

—C'est fort beau! dit Lydia devenue

grave, et vous allez voir, continua-t-elle en se levant, et en passant dans un petit cabinet dont la porte donnait dans le salon, comment je comprends les hautes instructions des prédicateurs. »

Elle revint tenant à la main un billet de cinq cents francs, écrivit sur une feuille blanche :—« Pour les pauvres, »— glissa le tout dans un enveloppe satinée, et présentant la plume à Marcellin :

« Mettez sur l'adresse : *A Monsieur le curé de la paroisse de X.* »

La journée lui parut un enchantement. Il fut aimable et causeur, il eut de l'esprit, et il se sentait heureux.

La pensée que Lydia était bonne et généreuse lui faisait battre le cœur de joie. Mlle de Charmont ne le reconnaissait pas.

« Demain, dit-elle quelques jours après, vous me trouverez chez la comtesse de Vigné, voici l'adresse. »

Le lendemain, M. de Morenne se présenta chez la comtesse.

Les salons étaient ouverts, tout le monde entrait. Un bazar aux pauvres ouvrières avait été organisé, et une vingtaine de femmes et de jeunes filles vendaient les objets d'art, les fleurs, les fantaisies étalées devant elles.

Marcellin aperçut Mlle de Charmont.

Elle était à la tête d'une collection de gants glacés, et fort entourée.

Elle encourageait si bien les acheteurs, elle vantait avec tant de grâce sa marchandise, elle y mettait tant d'esprit, qu'elle obtint un succès fou. La journée finie, elle avait reçu le double de ses jeunes amies.

« Eh bien ! demanda-t-elle à Marcellin, êtes-vous content ?

—Vous avez trop été gracieuse pour tous.

—Par charité ! par pure charité, Monsieur ! Un jour vous m'avez dit : « Ah ! si vous connaissiez le sort des pauvres ouvrières ! » Une occasion de les secourir s'est présentée, je l'ai saisie avec empressement...j'ai vendu pour quatre mille francs de gants ! »

Marcellin eût eu mauvaise grâce à ne pas se déclarer satisfait. D'ailleurs il vit un progrès dans la manière d'agir de Lydia : elle avait d'abord envoyé des billets de banque ; cette fois, elle s'était dérangée pour s'occuper d'une bonne œuvre.

Il est vrai que cette bonne œuvre lui permettait de se montrer dans une ravissante toilette, et qu'elle avait éclipsé les autres femmes.

Il existe deux espèces de charité : l'une, qui est un diamant pur, verse elle-même l'aumône dans la main du pauvre ; l'autre, qui brille comme le strass, à la surface, mais ne possède aucune valeur réelle :

c'est celle qui danse, s'amuse et coquette au profit des malheureux.

A la vérité, Lydia ne connaissait ni Paris ni ses misères. Mais est-il besoin de chercher l'infortune à Paris ? ne nous coudoie-t-elle point à tous les angles des rues ? ne nous regarde-t-elle point avec de grands yeux creusés et hagards qui renferment les mystères de longues années de tortures ?

VIII

Marcellin aimait Lydia !

Sans doute, ce n'était point de cette tendresse remplie de sérénité et de calme qu'il avait rêvée, mais d'une affection irritable, jalouse, mêlée de souffrance et de bonheur ; cet amour lui coûtait des larmes amères et lui causait des joies soudaines. Lydia, qui s'aperçut du progrès qu'elle faisait dans le cœur du jeune homme, on profita souvent pour le tourmenter.

Tantôt elle paraissait sourire au tableau d'un bonheur modeste et caché ; d'autres fois, elle effrayait M. de Morenne en énumérant tout ce qu'il lui faudrait réunir autour d'elle pour être heureuse. Un jour il la trouvait vêtue simplement d'une robe noire, coiffée de ses beaux cheveux ;

elle lui parlait alors raison, famille : c'était une peinture flamande éclairée par le beau soleil de la jeunesse ; le lendemain elle ne souhaitait que bals, concerts, romans ; elle voulait un mari ambitieux ; la fortune n'était rien pour elle, si elle n'allait pas à la cour ; tous les hommes instruits, nobles et riches entraient dans la diplomatie, elle voulait être ambassadrice.

« Je comprends le travail, lui dit un jour Marcellin, le travail utile à tous, sain pour le corps aussi bien que pour l'âme ; mais la soif des dignités est plutôt l'indice d'une petitesse de caractère que d'une véritable grandeur morale. Je serai, je l'espère, toujours un homme occupé, je ne deviendrai jamais un ambitieux. »

« Je ne parle pas de vous, répondit Lydia sans le regarder, mais de l'homme que je choisirai pour mari. »

Ce mot entra dans le cœur de Marcellin comme une blessure.

Elle n'ajouta rien pour atténuer cette parole dure et si peu méritée.

Le lendemain, le voyant pâle et triste, elle lui demanda pardon.

« J'ai ressenti une peine profonde, Mademoiselle, je l'avoue ; mais de ce mal résultera un bien...Vous ne vouliez point parler de moi, avez-vous dit ; mais, Lydia, vous gardez peut-être une pauvre opinion

de ce gentilhomme qui accourt de sa province réclamer la main d'une jeune fille riche et belle, sous le prétexte que son père a prêté jadis au sien une misérable somme de cinquante louis...Si vous avez eu cette pensée, mademoiselle, repoussez-la...de ce jour même, je vous rends la parole échangée par nos pères à notre insu...Vous êtes libre Lydia, ou d'épouser un ambitieux qui fera de vous une ambassadrice, ou de devenir la femme d'un honnête homme qui vous conduira dans le vieux château de sa mère, et qui n'a que son affection à vous offrir.

—Vous me faites cruellement sentir ma faute ! dit Lydia.

—Je n'ai point cette intention, je vous le jure, je devais faire ce que j'ai fait ! Si vous souhaitez briser les projets d'union formés par nos familles, soyez tranquille, je prendrai tout sur moi »

Lydia se leva vivement et marcha dans la chambre.

« Oui, vous m'aimez ! dit-elle, vous m'aimez sincèrement, peut-être plus que je mérite ! je suis une enfant gâtée, insoumise et violente. Votre raison m'épouvante parfois ! mais vous valez mieux que tous les hommes qui m'entourent : ce qu'ils admirent, ce qu'ils adulent, c'est l'héritière ! Deux milions de dot me rendent parfaite à leurs yeux. L'éblouisse-

ment de l'or les rend aveugles sur mes défauts...Vous les voyez, vous, vous me les montrez, vous êtes véritablement bon !

—Et vous aussi, Lydia, vous avez d'irrésistibles retours de cœur !

—Oubliez, dit-elle, oubliez, je vous en prie.

—Ce que vous m'avez dit hier, oui, Lydia; mais non point ce que je vous ai répondu tout à l'heure.

—Ainsi, nous ne sommes plus engagés ?

—Non, mais vous pouvez me choisir. »

Pendant huit jours, Lydia fut remplie pour M. de Morenne de ces délicates attentions qui sont si puissantes sur le cœur des hommes qui, comme Marcellin, entrent soudainement dans la vie des passions. Elle se montra telle qu'il l'avait souhaitée, elle l'enchanta et lui persuada qu'il serait le plus heureux des hommes si elle l'acceptait pour mari.

Mais au bout de ce temps, Mlle de Charmont se montra si gracieuse pour un apprenti diplomate, et reçut avec tant de plaisir les soins d'un baron allemand, que M. de Morenne retomba brisé du haut de son fragile bonheur.

Désormais sûre d'être aimée, Lydia joua avec le cœur sensible de Marcellin. Elle se donna le spectacle de sa jalousie, de sa douleur concentrée; elle savoura comme autant de flatteries d'une réalité poignante ses tortures et ses angoisses.

S'il ne s'était pas aussi franchement expliqué avec Lydia, M. de Morenne fût parti dans la crainte de s'avilir à ses yeux.

Pour se distraire, il travailla. Ce ne fut point dans un but orgueilleux qu'il réunit et formula ses idées. Il souffrait, il trouva un puissant allégement dans une occupation intellectuelle.

Quand il avait subi les dédains de la fantasque jeune fille, qu'il sentait son cœur brisé et saignant, il retournait par le souvenir dans le château paternel, il cherchait de la force en pensant à Mme de Morenne. Mais peu à peu cette parfaite image de la femme et de la mère rendait sa rêverie douloureuse, en lui montrant à l'éclat d'une plus vive lumière les défauts de Mlle de Charmont. Chacune des qualités d'esprit et d'âme qui avaient fait sa consolation, son espoir, son énergie, avait son opposition dans le caractère de Lydia... Découragé par la perfection maternelle de Clotilde, Marcellin cherchait d'autres noms et d'autres images pour établir une comparaison nouvelle, d'où sa fiancée sortirait peut-être avec avantage ; mais alors paraissait Mme Charrière tenant par la main Marie-Ange. La voix de la jeune fille le troublait par son intime mélodie ; elle levait son regard sur Marcellin, et Marcellin se sentait le désir d'être bon, généreux et de devenir utile.

Pour se délivrer de la douce, mais persistante obsession de cette image, il cherchait une distraction violente et retournait auprès de Lydia.

Une partie de l'hiver se passa ainsi.

Maurice, à qui Marcellin écrivait chaque semaine, devina les chagrins que son ami lui cachait, il montra ses lettres à Mme Charrière, et celle-ci, comprenant le désir de son fils :

« Maurice, dit-elle, tu devais partir dans un mois, avance un peu ton voyage. »

Trois jours après, Maurice était à Paris.

Quand son installation fut terminée, Marcellin présenta Maurice à M. de Charmont.

Lydia lui fit le charmant accueil avec lequel elle captivait tous les nouveaux venus. Elle se montra étincelante d'esprit, chanta des chansons d'Italie et lança toutes les fantaisies de son imagination dans une improvisation musicale.

Maurice fut tout étourdi.

« C'est une fée ! une enchanteresse ! dit-il.

—Me rendra t-elle heureux ? »

Maurice réfléchit un peu.

« C'est possible ! dit-il gravement.

—Voilà comme tu rassures ?

—Par ma foi ! tu demandes trop à la Providence.

—Lydia joue avec moi un manége de

coquette ! Comme elle t'a reçu ! elle ne savait quelle préférence te témoigner !

—Tu l'aimes ! s'écria Maurice.

—Le sais-je ! C'est de l'entraînement, de l'orgueil, de la fascination. Elle est belle ! elle m'a pris par le côté artistique et léger ; si je la perdais, peut-être me consolerais-je, elle me fait horriblement souffrir...

Pauvre ami !

—Oui, tu as raison, Lydia est sans pitié...Que sera-ce plus tard, si déjà je subis ses caprices et ses boutades ? Je ne suis pas de l'humeur de M. Carvajol, qui est devenu la fable de ce cercle. L'on dit que le choix d'une carrière est difficile. Qu'est-ce auprès du choix d'une femme ? Et ce qu'il y a de plus incroyable, c'est la légèreté avec laquelle on traite la plus grave affaire de la vie. Un matin un jeune homme s'aperçoit qu'il est blasé sur tous les plaisirs, que ses créanciers le harcèlent, et que ses cheveux blanchissent. Il passe en revue la liste des héritières, met des gants blancs, entre chez un papa qui possède la conscience de sa valeur chiffrée, et lui parle le fameux couplet du *Bouffe et le tailleur :*

"—Monsieur, vous avez une fille....
—Parbleu, monsieur, je le sais bien !
—Monsieur, c'est qu'elle est fort gentille....

« Et si le jeune homme a un nom con-

venable et des espérances, on l'agrée. A quelques semaines de là, le mariage se conclut. Voilà deux étrangers en face l'un de l'autre ; quelque différence qui existe entre leurs goûts et leurs caractères, ils sont liés pour la vie. Dans le cercle de chacun des conjoints, on dit : Monsieur *un tel* ou Mademoiselle *une telle* a fait un bon mariage ? donc l'un deux en a fait un mauvais et sera fatalement la victime de l'autre...Ce n'est pas le mariage qui est l'écueil du bonheur, mais le peu de soin que l'on met à préparer une félicité qui demande du bon vouloir et des sacrifices des deux côtés. La dualité en un des époux me semble un problème très-difficile à résoudre. Je le vois bien, M. de Charmont attend que je m'explique... quant à Lydia, elle a encore des bals pour six semaines !

—Il faudra que tu aimes le monde à cause d'elle.

—Ou qu'elle accepte la solitude par déférence pour moi.

—Égoïste !

—Tu te trompes, mon ami, ce n'est ni par égoïsme ni même par jalousie, c'est par respect pour la famille. Du jour où elle est mariée, la femme se prépare à la maternité, cette grande joie, cette haute dignité de sa vie !

« Elle ne renonce pas à tous les plaisirs,

mais elle les mets au second rang. Le devoir prend le pas sur eux. Elle se trouve chargée du bonheur d'un homme : elle ne peut manquer au mandat qu'elle a accepté devant la société et devant la religion ; qu'en dis-tu ?

—Je dis, mon cher, que tu cherches la pierre philosophale ! »

IX

Quelques semaimes plus tard, Marcellin écrivait à Mme de Morenne.

« Ma bonne mère,

« Mes précédentes lettres t'on fait connaître jour par jour, heure par heure, mes impressions. Je n'ai pas plus menti je m'entretenais avec toi, que je ne veux me mentir à moi même. Lydia est ravissante ! trop belle et trop ravissante, hélas ! je le vois, je le sens, et si je regarde un peu de raison encore dans l'entraînement que j'éprouve c'est à tes conseils que je le dois.

« Jusqu'à cette époque, je n'avais jamais réfléchi sur les divers caractères des femmes, et sur l'influence qu'elles peuvent exercer sur nous. Je les croyais toutes douces et patientes : je n'avais vu que

toi. La pensée de comparer, d'étudier, ne m'est venue que dans le salon de M. de Charmont.

« En échafaudant le bonheur que je rêvais pour moi, j'ai étudié de quels éléments se compose celui des autres. Peu à peu, en réunissant mes observations, en groupant les faits, j'ai surpris des choses étranges, le secret d'un grand nombre de ménages s'est révélé ; j'ai reconnu que chacun avait sa plaie cachée.

« J'en suis venu à excuser Lydia, en voyant quel exemple lui donnent des femmes plus âgées qu'elle, et en qui l'on s'attend à trouver les fruits de la raison.

« Les frivoles créatures que nous voyons au bal parées de fleurs, de diamants, de dentelles, pensent-elles donc qu'elles ont une âme ? Leur unique souci est d'attirer les hommages des hommes, leur principale occupation de créer des toilettes écrasantes pour leurs rivales. Si on leur demandait dans quel but, elle rougiraient et elles auraient raison. Le mari n'est pour rien dans cette folle dépense de parures ; il paie les fournisseurs, voilà tout : plaire, séduire, attirer à soi des hommages que les hommes du monde font payer au prix de la réputation et de l'honneur, voilà leur unique souci. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le luxe est devenu la maladie morale de l'époque. On ruine son mari et ses enfants pour des colifichets.

« Un grand scandale de ce genre s'est produit l'autre jour. Mme de Sénac recevait de son mari quinze mille francs pour sa toilette, sans compter les présents qu'il multipliait. Cette somme devint insuffisante ; Mme de Sénac prit à crédit ; les fournisseurs s'y prêtèrent pendant trois ans. Un beau matin, les factures commencèrent à pleuvoir chez M. de Sénac : il paya les premières et gronda un peu sa femme ; celles qui suivirent le fâchèrent sérieusement ; enfin, il refusa de solder les trois cent mille francs qui restaient. En trois ans, pour quarante deux mille francs de chapeaux. Je n'exagère rien ; les journaux ont retenti du bruit de cette affaire. Mme de Sénac plaide en séparation.

« Je me souviens avec quel plaisir je regardais à Morenne les quelques diamants que tu possèdes. Je ne me laissais point de t'entendre raconter comment, le jour de ton mariage, le chevalier de Garancel t'offrit une broche et des pendeloques de brillants. Ce n'est pas que ce don fût d'un grand prix ; mais ce pauvre gentilhomme s'était séparé pour toi d'une des chères reliques de son passé...et les vieillards qui n'ont plus d'avenir attachent au passé un prix si grand ! Bon chevalier ! chers et purs bijoux de ma mère vous éclipserez toujours pour moi les plus splendides parures.

« Lydia porte un collier de perles qui vaut une fortune.

« Dans le cercle de Mlle de Charmont, le plus belle après elle est une créole espagnole, Luisa Carvajol. Tout en elle est indolence paresseuse et grâce non-chalante ; son mari est d'une humeur irritable et jalouse, qu'elle prend à toute heure plaisir à irriter. On dirait une gazelle qui encourage un tigre à aiguiser ses griffes. Depuis longtemps le sombre Carvajol aurait interdit le monde à sa femme ; mais il craint le ridicule qui retomberait sur lui, et souffre que Luisa passe sa vie au milieu d'un cercle de désœuvrés, la cigarette aux lèvres ou l'éventail à la main, minaudant, caquetant, et le laissant, lui, dans l'oubli le plus complet.

« Que Dieu me garde d'avoir pour compagne une femme ignorante de tous les petits travaux qui l'occupent et prouvent son adresse ! Le travail est la moitié de la défense des femmes.

« Je ne retournerai point chez la senora Carvajol : quelque jour, ces manéges de coquetterie finiront par quelque coup d'épée.

« La femme que Lydia reçoit le plus intimement, est une femme intelligente, Cornélie Renaut. Le brillant et le tour de sa conversation me captivèrent d'abord. J'ai voulu lire un de ses livres pour la

mieux connaître ; il m'a donné une triste opinion de son cœur. Elle a jugé à propos de se ranger parmi les frondeuses de l'ordre social, de trouver ce monde mal organisé et les femmes asservies. Mon Dieu, ma mère, qu'est-ce que les femmes feraient donc de la liberté ?

« Je suis loin de vouloir l'ilotisme de la femme ; je vous ai vue, vous, ma mère, jouissant dans notre modeste maison d'une part d'autorité égale à celle de mon père. Vous n'étiez point jalouse de gouverner, votre raison vous en donnait le droit, et mon père s'enorgueillissait de vous obliger à tout diriger, presque en dépit de vous-même.

« Oh ! bonne et sainte mère ! entre toutes les femmes du monde, qu'il en existe peu à qui l'on oserait confier le soin de son honneur et l'avenir d'une famille ! Que de petitesses, d'orgueils boursoufflés, de fautes déguisées, de coquetteries perfides ! Que de grands malheurs provenant d'une éducation faussée ou d'une mauvaise direction donnée à l'esprit.

« Suis-je injuste ? non, ma mère. Je crois à la tendresse, à la vertu des femmes, mais j'en veux pour garantie des devoirs remplis et une conviction au cœur.

« Cette lettre te peint mon indécision et ma souffrance morale.

« J'aime Lydia, et elle me fait presque

peur. Je l'aime parce qu'elle est belle, attrayante, et que son choix sera une distinction enviée de tous. Mais si elle devient ma femme, je tremblerai pour ce trésor fragile ; m'aime-t-elle ? La vanité ne tient-elle point trop de place dans sa tête pour que le vide n'existe pas au fond de son cœur ? Elle m'encourage, me repousse, me console, m'afflige ; elle me rend infiniment malheureux...et je reste encore...et ces tourments me paraissent peu de chose en comparaison de ceux que j'éprouve quand elle m'oublie dédaigneusement pour un nouveau venu.

« Oh ! pauvre mère adorée, mon amour pour elle tient aux passions qui troublent le cœur et la tête. Auprès de Lydia, je ne me sens pas meilleur ; elle ne m'apaise point, elle m'aigrit et m'attriste. Mon amour est une souffrance ! ou plutôt est-ce de l'amour ? Non ! l'amour est une estime céleste, une fusion complète de deux âmes, et nous ne nous comprenons pas, nous ne nous comprendrons jamais.

« Plains-moi et prie pour moi : je lutte, et le combat que je soutiens contre moi-même m'épuise chaque jour davantage.

« Lydia ne me rendra point heureux dans le sens que j'attachais autrefois à ce mot ; mais cependant, si elle me préférait, aurais-je le courage...

« Adieu, mère chérie, mère adorée,

éclaire-moi de tes conseils, et rends un peu de calme au cœur de ton fils. »

X

Mme de Morenne répondit longuement à Marcellin.

Elle lui envoya plus qu'une lettre, un long cri d'amour maternel, expression d'une angoisse profonde et d'une soudaine inquiétude. Mme de Morenne s'alarmait vivement de la situation d'esprit de son fils. Elle comprenait qu'il *n'aimait* pas dans le sens magnifique et profond de ce mot, mais qu'il était *amoureux*. Il pouvait, entraîné par un sentiment violent qu'excusait sa jeunesse, et que devait rendre plus imprévu, plus fort, plus dangereux l'austère réclusion de son adolescence, fermer les yeux pour ne pas voir les défauts de Lydia, et tout attendre du temps, qui calme les têtes frivoles.

La mère se préoccupait à juste titre. Les lettres de Marcellin lui avaient montré Lydia ce qu'elle était réellement, une enfant adulée de tous, gâtée par la fortune, élevée dans un luxe qui amollit l'âme, confiée à des gouvernantes qui en avaient fait une jeune fille brillante, sans songer à en faire une femme vertueuse : en un mot, une reine de salon, une type

d'élégance, en qui tout était surface et vanité.

Elle ne savait de la religion que ce qui est indispensable, et ne songeait aux obligations qu'elle impose qu'une fois par semaine, quand elle sortait tenant à la main un riche livre d'Heures, et se rendait à l'église où agenouillée sur une chaise de velours, elle laissait errer son regard des images saintes aux toilettes des femmes qui l'entouraient. Elle ignorait que la foi est une sauvegarde, une consolation, une espérance ; que sans elle les vertus morales ne tardent pas à s'évanouir sous le souffle pernicieux du monde ou l'orage des passions. La lettre de l'Évangile était une lettre morte pour elle ; il était de bon ton de se rendre à l'église, elle y allait : voilà tout.

Marcellin se rendit compte de ces différences de sentiments qui élevaient entre lui et Lydia une nouvelle barrière. Il sentit qu'il y aurait toujours une part de lui, et la meilleure, en désaccord avec la pensée de celle qui devait être sa femme. Ses idées religieuses seraient sans cesse refoulées ou froissées, il lui faudrait en comprimer l'élan ou subir peut-être les railleries de Mlle de Charmont.

Cette grande inquiétude, Marcellin l'avait versée dans l'âme de Mme de Morenne, qu'elle devait émouvoir plus que toutes

les autres. Elle comprit que Lydia rendait son fils le plus malheureux des hommes ; cette mère si tendre, si devoué, si complètement mère, crut qu'il était de son devoir de porter la lumière dans tous les plis du cœur de son enfant, dût-elle, pour y arriver, le faire souffrir encore. Elle le plaignit, mais elle lui dit la vérité, elle pleura avec lui, et, tout en en l'appuyant contre elle lui montra les épines de la voie dans laquelle il entrait. Elle lui cita les manifiques paroles de Lacordaire : « A « l'homme gravitant de l'adolescence à « la maturité, il faut un attrait qui satis- « fasse à la fois sa jeunesse et sa force, son « besoin de renouvellement et d'avenir ; « Dieu lui a preparé l'amour qui doit, s'il « est vrai c'est-à-dire pur, achever l'éduca- « tion de sa vie et le rendre digne d'avoir « une postérité. »Mme de Morenne terminait sa lettre par ces mots : « Je t'en conjure, fils bien-aimé, ne prends pour compagne de ta vie qu'une femme dont l'âme soit assez noble pour élever encore la tienne, l'intelligense assez haute pour te comprendre, le cœur assez pur pour te purifier de plus en plus.

Marcellin baisa la lettre de sa mère, la relut et resta préoccupé pendant plusieurs jours.

L'hiver s'achevait ; les fêtes se succédaient aves une sorte de fureur, comme

si on avait hâte de boire toute la lie des plaisirs tumultueux. M. de Charmont paraissait s'étonner du silence de Marcellin, qui ne faisait aucune allusion à l'époque du mariage. Lydia l'observait, et la coquette fille, craignant de lui voir secouer le joug qu'elle avait alourdi, se montrait remplie de douceur et de grâce, comme pour demander pardon de ses précédents caprices.

Un drame intime se jouait entre ces deux jeunes gens : Lydia comprenait toute la noblesse de cœur de Marcellin ; quand elle le comparait aux autres hommes, elle s'étonnait de cette supériorité morale, qui la séduisait tout en l'effrayant. Elle jouait avec ses tourments et sa jalousie ; elle voulait pousser jusqu'au bout l'épreuve commencée, parce qu'elle se croyait assez sûre de lui pour se dire : « Quand je lui tendrai ma main, il la recevra à genoux. »

Quelques semaines se passèrent ; le printemps amolissait l'atmosphère et développait les premières feuilles ; M. de Charmont parlait déjà d'aller à la campagne.

On venait de dîner, Marcellin et Maurice avaient été invités ce jour-là ; Lydia proposa de faire une promenade à cheval.

Pendant qu'elle achevait sa toilette, les jeunes gens firent seller les chevaux, et l'on se retrouva à l'entrée de la grande avenue des Champs-Élysés.

Le front de Lydia était soucieux, son geste saccadé ; elle courait avec une rapidité folle : on eût dit qu'elle éprouvait le besoin de s'étourdir ; les cavaliers la suivaient, échangeant avec elle des propos interrompus par l'élan de la course. M. de Charmont commençait à être inquiet et recommandait la prudence à sa fille ; mais Lydia, sans l'écouter, allait comme le vent.

Bientôt, son cheval auquel elle rendait la main avec une témérité dangereuse, fut pris de vertige ; il ne courait plus, il fuyait : c'était un ouragan passant le long des allées, solitaires à cette heure. Lydia, excellente écuyère, essaya de le maîtriser ; mais le fougueux animal ne sentait plus le mors et n'entendait plus la voix de la jeune fille. Les cris de Marcellin et de Maurice l'effrayaient encore ; il s'irrita et voulut se débarrasser de son fardeau ; Lydia se maintint en selle, mais elle comprit qu'elle allait être vaincue : ses forces s'épuisaient ; elle retourna pour voir à quelle distance se trouvaient ses amis. Le cheval de louage de Maurice n'avançait plus qu'au pas ; Marcellin, penché sur le cou de sa monture, avait perdu le souffle et la raison ; il ne voyait plus devant lui que Lydia éperdue, paraissant lui crier : Sauvez-moi ! Il labourait de coups d'éperons les flancs de son cheval.

Arrivé non loin de Mlle de Charmont, il sauta à terre, s'élança à la tête du cheval de la jeune fille, la soutint d'une main vigoureuse, et, profitant d'un moment où l'animal étonné de cette résistance essaya de le renverser, il enleva rapidement Lydia, et la déposa au pied d'un arbre.

Lydia était fort pâle.

« M. de Morenne, lui dit-elle d'une voix tremblante, je vous dois la vie..... J'étais à bout de forces, et je serais tombée brisée sur la route.....Eh ! cette vie, voulez-vous la protéger encore, la protéger toujours ! »

La jeune fille était émue, palpitante, belle de son effroi, et confuse des mots qu'elle venait de dire. Marcellin se sentit le cœur inondé d'une immense joie.

« Lydia, vous ai-je compise ? »

Mlle de Charmont lui tendit la main.

« Gardez-la.....dit-elle.

—Ah ! répondit-il, je ne vous dois qu'à la reconnaissance...

—Orgueilleux ! »

Son regard acheva sa phrase.

« Ah ! s'écria Marcellin, vous me dédommagez de toutes mes souffrances ! Quand je vous ai vue emportée par ce cheval fougeux, j'ai cru devenir fou de douleur...Mon cœur s'est brisé dans ma poitrine....J'ai crié vers Dieu, je lui ai dit: Sauvez-la ! sauvez-la au prix de ma vie !

et j'ai fait le vœu d'aller à l'un des sanctuaires où il semble répandre le plus de bénédictions sur ceux qui l'invoquent.... Ce voyage, Lydia, sera le premier que feront deux époux bénis par le Ciel.

—Vous êtes un enfant, dit-elle avec un affectueux sourire, vous croyez que la promesse de ce pèlerinage m'a sauvée, sauvée, tandis que je dois la vie à votre courage et à votre présence d'esprit.

—Lydia ! répondit Marcellin d'une voiz douloureuse, laissez-moi croire que Dieu m'a exaucé, qu'il vous a préservée, qu'il nous destinait l'un à l'autre.

—Et que les mariages sont écrits dans le ciel, reprit Lydia avec une légère inflexion moqueuse.

—Ne riez pas de ces idées, Lydia : elles sont saintes et consolantes.

—Si vous y tenez, nous ferons ce voyage, dit Mlle de Charmont, je vous dois bien cet acte de complaisance.

Marcellin s'appuya tout chancelant contre un arbre.

Dans un pareil moment, et dans la disposition d'esprit où il se trouvait ces mots furent la goutte d'absinthe qui fit déborder le calice.

En cet instant arrivèrent Maurice et M. de Charmont.

L'artiste courut à son ami.

« Es-tu blessé ? lui demanda-t-il avec une fraternelle sollicitude.

—Au cœur ! répondit de Morenne. »

On revint en silence, les vives émotions éprouvées justifiaient suffisamment la gravité que l'on voyait sur les visages. Lydia seule paraissait nerveuse, agitée.

Quand elle prit congé de Marcellin, elle semblait avoir à lui dire un mot, qui, cependant, ne dépassa pas ses lèvres.

Rentré chez lui, Marcellin fut saisi d'un violent accès de fièvre.

Pendant six semaines sa vie fut en danger.

Durant cette longue et cruelle maladie, M. de Charmont mit tant d'effusion, d'intérêt vrai, d'amitié dans son langage ; il gagna si complètement le cœur de Maurice, qu'il n'avait pas quitté le chevet de son ami, que celui-ci lui avoua tout.

« Je ne m'en consolerai jamais ! s'écria le vieux gentilhomme, lui, le fils d'Auguste de Morenne.....malade, mourant le cœur brisé.....et par elle, par Lydia ! Pauvre Auguste ! tu me reproches peut-être d'avoir mal remplie ma promesse.....Tu as raison, ce n'était pas assez que de garder ma fille à Marcellin : il fallait la rendre digne de lui..... Pardon, Auguste ; et toi aussi, pardon, pauvre enfant ! j'ai mal élevé ma fille ! »

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues du vieillard.

On avait caché à Mme de Morenne la

gravité de la maladie de Marcellin. Dès qu'il fut assez fort pour supporter la fatigue d'un voyage, Maurice fit préparer tout ce qui leur était nécessaire, monta dans une voiture avec son ami, et lui dit :

« Je vais continuer mes études en Italie, nous y passerons un an.

—Et ma mère ? demanda Marcellin.

—Nous passerons par Morenne. »

Le nom de Lydia ne fut pas prononcé entre eux. Ils partirent ; Marcellin fut forcément arraché à la torpeur dans laquelle il était tombé, par la nouveauté des objets qui frappèrent ses yeux et son esprit. Ils arrivèrent à Rome, que Maurice tenait à lui bien faire connaître.

Des travaux réguliers, des entretiens utiles, des amitiés sérieuses, le changement de climat, un ciel admirable et toutes les conditions de beauté et bien-être que l'on ne trouve qu'en Italie, aidèrent puissamment au rétablissement de la santé de Marcellin. Rendu plus fort par l'épreuve, mûri par l'expérience du cœur, il devint un tout autre homme : on eût dit que la douleur seule pouvait achever de former son âme et son intelligence.

La blessure de son cœur se ferma plus vite qu'il ne l'aurait pensé ; l'absence et le temps, au lieu de mettre en lumière et de faire resplendir l'image de Lydia la plongèrent dans une ombre croissante.

Du jour où il put en parler à Maurice, il fut complètement guéri.

Un soir, en se promenant avec son ami dans les rues de la Ville éternelle, Marcellin tressaillit tout à coup, en regardant une jeune fille qui marchait lentement à demi courbée sous le poids d'un lourd paquet d'étoffes.

« Comme elle lui ressemble ! » s'écria-il.

Cette exclamation fut une soudaine révélation pour l'artiste. Elle lui apprit que le souvenir de Marcellin était allé souvent se reposer et se rafraîchir sous les ombrages de la Madeleine, et que la pure image de Marie Ange le suivait maintenant comme un ange gardien.

« C'est vrai, » répondit l'artiste, et la conversation des deux jeunes gens continua sur ce sujet, rempli pour eux de choses si douces, si fortifiantes et si saintes. A partir de cette soirée, il ne se passa pas un jour sans que Maurice entretînt son ami de sa mère et de sa cousine.

Six mois se passèrent à Rome au milieu d'un travail sans relâche. Au bout de ce temps, Charrière dit à Marcellin :

« Rome est admirable, mais j'y trouve trop de monuments...et la forêt de Fontainbleau est bien belle en automne !

-Partons ! dit Marcellin gaiement.

XI

Quand les jeunes gens traversèrent la forêt, elle était dans une de ces heures de beauté majestueuse qu'apprécient les poètes et les artistes. Les bouquets de chênes offraient de grandes masses de bronze florentin sur lesquelles se détachaient les tons vert de gris des châtaigniers et des noyers. Les arbres qui les premiers avaient montré leurs bourgeons verts perdait maintenant leur feuillage d'or. Les troncs des arbres étaient blancs et droits. Les nuaces grises, rousses, fauves, argentées, brunies, se mêlaient et s'harmonisant sous les pâles reflets d'un soleil d'octobre.

Cette forêt prêtait à un recueillement grave qui peu à peu dégénérait en tritesse. L'adieu de la nature était dans ses magnificences mêmes; elle se faisait belle avant de s'endormir.

Le jour où pour la première fois Marcellin avait traversé le bois, c'était par une matinée de printemps. Tout chan- en lui et autour de lui. Maintenant il revenait le soir, les feux d'un soleil refroidi tombaient obliquement sur les cimes lointaines, il crut que l'automne de son cœur était également venu et jeta autour de lui le regard de ceux que la mort obli-

ge à dire adieu à tout ce qu'ils admirent à tout ce qu'ils aimèrent.

Mme Charrière avait été prévenue par une lettre de l'arrivée des deux jeunes gens.

A sa grande surprise, Maurice ne l'aperçut point sur la terrasse. Il franchit rapidement le vestibule, et sa mère, descendant l'escalier, lui jeta les bras autour du cou en l'entraînant.

—Qu'y a-t-il ? demanda le jeune homme.

—Pardon M. Marcellin, je suis troublée et désolée...Un grand malheur...Vous occuperez tous deux le pavillon...

—Mais enfin que se passe-t-il ? répéta Maurice.

—Marie-Ange est souffrante...Il n'y a pas de danger cependant...mais sa maladie est contagieuse...et je craindrais....»

Puis, sur une nouvelle question de son fils, elle murmura le mot de petite vérole.

« Tu la sauveras, mère ? s'écria Maurice.

—Je l'espère ? répondit-elle, en s'éloignant pour retourner auprès de la malade.»

Quand elle revint, elle paraissait rassurée.

« Elle dort ! dit-elle en prenant place sur un banc de gazon.

« Voici ce qui est arrivé : dans une de ses visites chez les pauvres, Marie-Ange a pénétré dans une maison où deux enfants étaient atteints de cette maladie..... Elle a voulu braver la contagion, la con-

tagion l'a frappée..... Je n'ai point osé te l'écrire, mon cher Maurice, je savais quel coup t'eût porté cette fatale nouvelle..... Ta cousine a montré une inaltérable patience, c'est elle qui me réconfortait, comme si j'étais la plus à plaindre.....Enfermée dans une chambre où la lumière ne pénètre pas, afin de garantir sa vue affaiblie, étendue sur son lit, dévorée par de cruelles douleurs, elle ne se plaint jamais et s'occupe toujours du dérangement qu'elle nous cause..... Jamais elle ne s'est inquiétée si la maladie lui enlèverait cette beauté si pure qu'elle seule ignorait. »

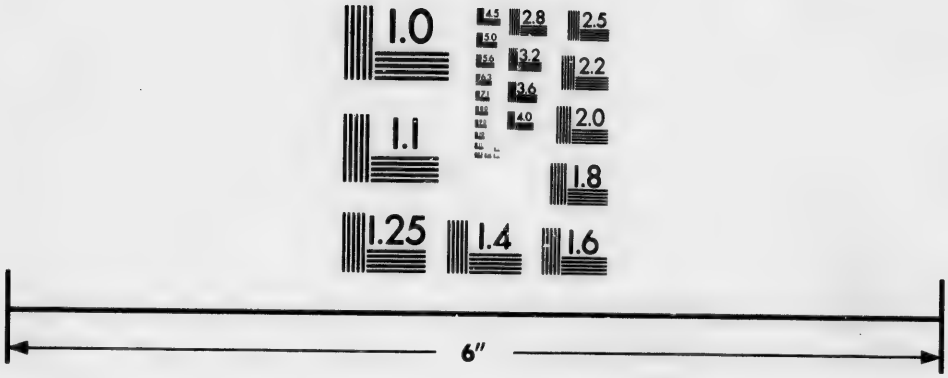
Marcellin avait écouté Mme Charrière avec une émotion profonde. Il se souvenait de la grâce pudique, du charme candide de cette jeune fille. Cette maladie, ces douleurs, prix d'un admirable dévouement, lui causèrent une poignante souffrance. Il lui sembla que sa vie était liée à cette jeune vie menacée, et la plus ardente prière qui fût jamais sortie de son cœur en jaillit pour le salut de Marie-Ange.

Le lendemain, les deux jeunes gens commencèrent leurs excursions dans la forêt, moins pour se promener que pour chasser, par un exercice violent, les tristes pensées qui les assiégeaient.

Maurice reprit ses pinceaux, Marcellin herborisa.

Toutes leurs conversations roulaient

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

sur la jeune malade. Marcellin n'était jamais las d'entendre faire son éloge ; il s'étonnait de n'avoir pas admiré, comme elles le méritaient, les adorables perfections de cette jeune fille. Une ineffable tendresse, mêlée d'admiration, de pitié, de respect, fleurit dans son cœur et l'embauma. Ce sentiment eut tout le calme des beaux soirs qu'il passait dans la forêt ombreuse, toute la sérénité douce de la dernière prière que l'on fait devant l'autel, quand l'encens a cessé de fumer, que la cire ardente est éteinte, mais que l'église est remplie d'un indéfinissable parfum qui attendrit et pénètre l'âme.

Un jour, Marcellin, accoudé sur la fenêtre du pavillon, regardait dans la vague et retombait dans ses douloureuses pensées, quand les sons voilés de l'orgue lui apportèrent la mélodie aimée.

Oh ! c'était bien la *dernière* et suave *Pensée ;* mais était-ce celle de Weber ou celle de Marie-Ange ? Peu à peu ce thème s'effaça pour faire place à une rêverie pleine de charme et de mélancolie. Ce n'était plus la musique d'un autre qu'interprétait la jeune fille : elle racontait les souffrances, les espoirs de la terre qu'elle avait vu s'évanouir ; elle chanta ses immortelles espérances qui ne devaient plus quitter le ciel.

« Maurice ! Maurice ! s'écria Marcellin,

Marie-Ange sera toujours belle : car elle possèdera toujours une âme sublime..c'est son âme que j'aime ! son âme qui sera toujours à l'abri des changements que le temps et la maladie opèrent. »

Les dernières notes s'éteignirent avec les derniers mots de Marcellin.

Lentement et de jour en jour la guérison de la jeune fille fit des progrès, mais un voile épais couvrait encore sa figure.

« Marie-Ange, lui dit-il un après-midi que Mme Charrière lui avait permis d'entrer dans la chambre de la jeune fille, et qu'elle s'était éloignée à dessein, je ne vous apprendrai rien en vous avouant que je vous aime...décidez de mon bonheur... voulez-vous être ma femme ?

—M. de Morenne, lui répondit-elle, vous ne m'avez pas vue...

—Oh ! ne me parlez pas ainsi ! qu'importe après tout que la fleur de votre visage ait été enlevée ! Ne possédez-vous point toujours les vertus de l'âme et du cœur qui m'ont attiré vers vous dès le premier jour, et, je puis le dire, à mon insu.

—Demain vous aurez ma réponse. »

Marie-Ange se leva à ces mots et s'éloigna appuyée sur Mme Charrière qui venait de rentrer.

Marcellin dormit peu, sortit avant le jour et se rendit à Samois pour assister à la messe.

Comme il descendait la nef de l'église, il reconnut Mme Charrière et Marie-Ange qui quittaient leur banc et se dirigeaient vers le bénitier.

Au moment où il leur présenta l'eau bénite, Marie-Ange leva son voile.

Les clartés du soleil passant par la petite rose du portail mettaient son visage en pleine lumière.

Elle avait perdu l'éclat de son teint, et le délicieux ovale de sa figure s'était légèrement altéré, mais ses yeux brillaient du même feu ardent et doux, le même sourire plein de bonté reposait sur ses lèvres : on eût dit qu'elle avait gagné en expression ce que la maladie avait dévoré de cette beauté suave.

Marcellin tira une bague de son doigt.

« C'est l'anneau de mon père, » dit-il.

Marie-Ange le prit, et tous trois s'agenouillèrent pour prier Dieu de bénir ces saintes fiançailles.

Quand elle se leva, le visage de Marie-Ange rayonnait.

« Combien je l'aimerai ! dit-elle, en sortant, à l'oreille de Mme Charrière.

—Es-tu bien sûre de ne pas l'aimer depuis longtemps, chère fille ? »

Marie-Ange posa la main sur son cœur avec un geste naïf, puis relevant les yeux vers Mme Charrière :

« C'est vrai...dit-elle, mais je ne le savais pas.

« Oh ! moi, enfant, je lisais mieux dans vos âmes, et sais-tu qui nous attend à la Madeleine ?

—Non ! répondit-elle tout émue.

—Sa mère ! la tienne...»

Ce fut en effet Clotilde de Morenne qui parut sur le seuil de la villa. Maurice et sa mère avaient ménagé cette surprise à Marcellin.

La fortune de Marie-Ange était modeste, Mme de Morenne n'était pas riche : on ne parla donc point de faire des folies pour la corbeille. D'ailleurs, quand ce mot fut prononcé, Maurice s'écria qu'en sa qualité d'artiste le soin de choisir les bijoux et les étoffes retombait sur lui.

Il partit pour Paris.

Huit jours après il revenait, rapportant une corbeille au chiffre de Marie-Ange.

Cette corbeille renfermait une foule de choses charmantes et d'un goût exquis, et une seule bague, un diamant magnifique y était enchassé : c'était le cadeau de noces de M. de Charmont, qui venait de partir pour Nice avec sa fille.

RAOUL DE NAVERY.

FIN.